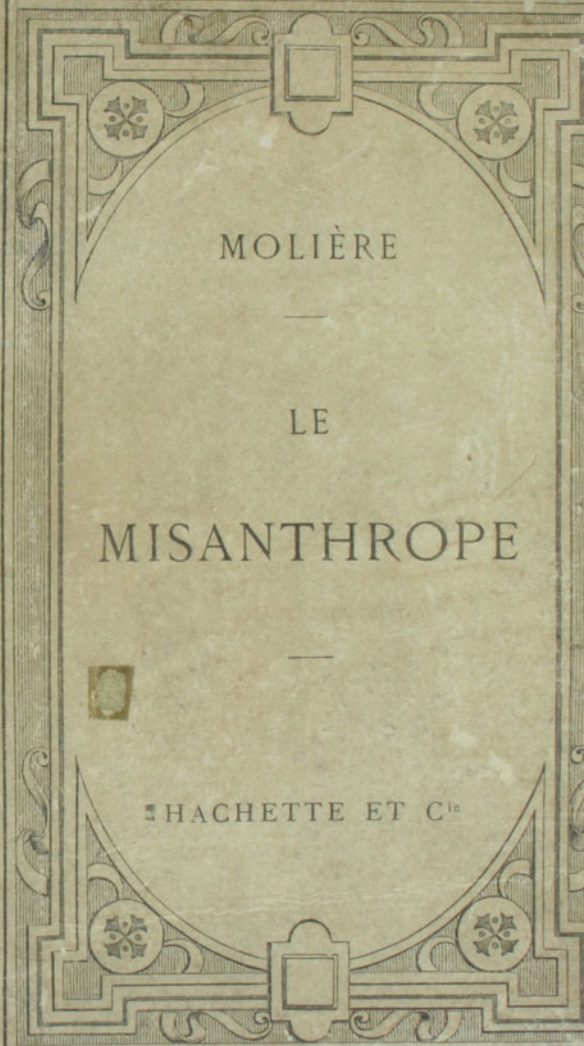




MOLIÈRE

LE

MISANTHROPE



HACHETTE ET C^{ie}

F. A. N. Pessoa.

¹¹
Misanthrope

Misanthrope.

Misanthrope.

Misanthrope.

Misanthrope.

Misanthrope.

Misanthrope

Misanthrope.

Misanthrope

Misanthrope.

LE
MISANTHROPE

COMÉDIE (1666)

A LA MÊME LIBRAIRIE

- Molière : L'Avare**, comédie; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publié avec une introduction et des notes par M. Lanson, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-16, cartonné, 1 fr.
- **Le Misanthrope**, comédie; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publié avec une introduction et des notes par M. Lavigne. Un vol. petit in-16, cartonné, 1 fr.
- **Les Précieuses ridicules**, comédie; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publiée avec une introduction, une notice et des notes par M. Lanson. Un vol. p. in-16, cart. 1 fr.
- **Les Femmes savantes**, comédie; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publiée avec une introduction, une notice et des notes par M. Lanson. Un vol. p. in-16, cart. 1 fr.
- **Le Tartuffe**, comédie; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publié avec une introduction et des notes par M. Lavigne. Un vol. petit in-16, cartonné, 1 fr.
- **Scènes choisies**, publiées avec une introduction, des notices et des notes, par M. Ernest Thirion, ancien professeur au lycée de Rennes. Un vol. petit in-16, cartonné, 1 fr. 50
- **Théâtre choisi**, contenant les *Précieuses ridicules*, le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes* et des Extraits des autres pièces; texte conforme à l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, publié avec une introduction, une notice sur chaque pièce et des notes, par M. E. Thirion. Un vol. petit in-16, cartonné, 1 3 fr.
-
- Molière : Œuvres**, édition des *Grands Ecrivains de la France*, publiée par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. Treize vol. in-8 brochés et un album, 105 fr.
- Prix de chaque volume et de l'Album. 7 fr. 50
- | | |
|---|---|
| <p>TOME I : Avertissement.—Préface de l'édition de Molière de 1862. Notice biographique.—Premières farces attribuées à Molière. L'Etourdi ou les Contre-temps.—Dépit amoureux.</p> <p>TOME II : Les Précieuses ridicules.—Sganarelle ou le Cocu imaginaire.—Dom Garcie de Navarre ou le Prince jaloux.—L'Ecole des maris.</p> <p>TOME III : Les Fâcheux.—L'Ecole des femmes.—La Critique de l'Ecole des femmes.—L'Impromptu de Versailles.</p> <p>TOME IV : Le Mariage forcé.—Les Plaisirs de l'île enchantée.—La Princesse d'Elide.—Le Tartuffe ou l'Imposteur.</p> <p>TOME V : Don Juan ou le Festin de Pierre.—L'Amour médecin.—Le Misanthrope.</p> <p>TOME VI : Le Médecin malgré lui.—Mélécerte.—Pastorales comiques.—Le Sicilien ou l'Amour peintre.—</p> | <p>Ballet des Muses.—Amphitryon.—George Dandin ou le Mari confondu.</p> <p>TOME VII : L'Avare.—Monsieur de Pourceaugnac.—Les Amants magnifiques.</p> <p>TOME VIII : Le Bourgeois gentilhomme.—Ballet des Nations.—Appendice au Bourgeois gentilhomme.—Psyché.—Appendice à Psyché.—Les Fourberies de Scapin.—La Comtesse d'Escarbagnas.</p> <p>TOME IX : Les Femmes savantes.—Le Malade imaginaire.—La Gloire du dôme du Val-de-Grâce.—Poésies diverses.—Table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.</p> <p>TOME X : Notice biographique sur Molière.—Additions et corrections.</p> <p>TOME XI : Notice bibliographique.—Additions et corrections.</p> <p>TOMES XII et XIII : Lexique.</p> |
|---|---|

MOLIÈRE

LE
MISANTHROPE

COMÉDIE

ÉDITION PUBLIÉE CONFORMÉMENT AU TEXTE
DES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

AVEC UNE NOTICE, UNE ANALYSE
ET DES NOTES PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR R. LAVIGNE

Agrégé des lettres, ancien professeur au lycée Henri IV

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904

AVERTISSEMENT

Dans cette édition du *Misanthrope*, comme dans celles que nous avons données de l'*Avare* et du *Tartuffe*, de Molière, de l'*Andromaque* et des *Plaideurs*, de Racine, du *Menteur*, de Corneille, nous ne nous proposons qu'un but : offrir aux jeunes gens un texte pur et les conduire, par la lecture de ces vers, d'un style si fort et si original, à la connaissance de la langue française.

Nous bornerons donc nos remarques à quelques notes, surtout philologiques et grammaticales, sans négliger toutefois de donner les renseignements historiques et les explications littéraires que le sujet réclame. MM. les professeurs de rhétorique compléteront notre humble travail : nous n'avons pas eu la prétention de nous substituer à eux et d'empiéter sur leur commentaire, le plus vivant, et par là le meilleur de tous ; nous avons voulu simplement fixer en quelque sorte, par avance, aux yeux des élèves, quelques-unes des observations qui leur seront faites : *scripta manent*.

Notre texte est celui de l'édition des *Grands écri-*

vains de la France, publiée à la librairie Hachette et C^{ie}, sous la savante direction de M. Régnier. Nous avons profité pour nos remarques des travaux de M. Eugène Despois, malheureusement interrompus par la mort, et que MM. Desfeuilles et Paul Mesnard ont continués avec un soin si scrupuleux.

R. LAVIGNE.

NOTICE SUR LE MISANTHROPE

« Je relis sans cesse le *Misanthrope*, comme une des pièces du monde qui me sont les plus chères, » disait Goethe dans un de ses *Entretiens* recueillis par Eckermann. Le poète philosophe trouvait dans la comédie de Molière une peinture spirituelle de la société française au dix-septième siècle, et une étude approfondie du cœur humain. C'est sans doute pour la même raison que Boileau estimait particulièrement le *Misanthrope* et que Voltaire écrivait sans hésiter : « L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique ¹. »

Toutefois, s'il faut en croire une tradition fort accréditée², la pièce qui a réuni tant d'illustres suffrages n'aurait pas eu ceux du public et serait même tombée dès la quatrième représentation sans le secours du *Médecin malgré lui*, que Molière s'empressa d'ajouter sur l'affiche pour la soutenir. Nous n'avons besoin d'invoquer sur ce point aucun témoignage : le registre de La Grange, qui nous fournit un tableau exact des recettes de la troupe de Molière, est le plus fidèle et le plus sûr des documents.

1. Sommaire des pièces de Molière.

2. Elle remonte à Grimarest (*Vie de M. de Molière*) ; il affirme, ce qui est absolument contraire à la vérité, que l'auteur dut ajouter le *Médecin malgré lui* au *Misanthrope* dès la quatrième représentation. — Voltaire dit que la pièce eut le premier jour les applaudissements qu'elle méritait, mais que dès le troisième le théâtre fut désert.

Voici ce que nous y constatons : d'un côté le *Misanthrope*, que Molière joua trente-quatre fois pendant l'année 1666¹, ne fut accompagné du *Médecin malgré lui* que cinq fois, et la petite pièce ne fut adjointe à la grande qu'à la vingt-deuxième représentation de celle-ci ; d'autre part, les recettes, assez fructueuses jusqu'à la dixième représentation, diminuèrent bientôt ; elles furent relevées à l'apparition du *Médecin malgré lui*, mais retombèrent ensuite à un chiffre médiocre².

Que conclure de là ? Évidemment le *Misanthrope* n'attira pas la foule ; mais l'occupa assez souvent la scène, et si Molière rechercha en le composant l'estime des bons juges et des esprits délicats plutôt qu'un succès populaire,

1. Le *Misanthrope* fut joué pour la première fois le vendredi 4 juin 1666. — Molière avait déjà écrit, outre la *Jalousie du Barbouillé*, et le *Médecin volant* :

1653, *L'Etourdi*, cinq actes en vers.

1656, *Le Dépit amoureux*, cinq actes en vers.

1659, *Les Précieuses ridicules*, un acte en prose.

1660, *Sganarelle*, un acte en vers.

1661, *Dom Garcie de Navarre*, cinq actes en vers.

1661, *L'École des maris*, trois actes en vers.

1661, *Les Fâcheux*, trois actes en vers.

1662, *L'École des Femmes*, cinq actes en vers.

1663, *La critique de l'École des Femmes*, un acte en prose.

1663, *L'impromptu de Versailles*, un acte en prose.

1664, *Le Mariage forcé*, un acte en prose avec un ballet en trois actes.

1664, *Les plaisirs de l'Île enchantée*, suite de divertissements dont la troisième journée comprend la comédie intitulée : *La Princesse d'Élide*, cinq actes en prose.

1664, *Le Tartuffe*, cinq actes en vers.

1665, *Le Festin de Pierre* ou *Dom Juan*, cinq actes en prose.

2. La première représentation donna 1447 francs, la seconde 1617 francs.

Elles allèrent de 700 à 900 francs six fois.

— de 500 à 700 francs neuf fois.

— de 300 à 500 francs dix fois.

Elles restèrent sept fois inférieures à 300 francs, sans jamais tomber au-dessous de 212 francs. La dernière produisit 579 francs (le dimanche 21 novembre).

nul doute qu'il n'ait vu ses désirs satisfaits. Et pouvait-il se flatter d'enlever les applaudissements du public? Ne sentait-il pas que le comique de sa pièce était bien fin et bien sérieux pour ceux qui ne viennent chercher au théâtre que du plaisir? N'ambitionnait-il pas surtout l'approbation de la société polie à laquelle il empruntait ses personnages? Il ne dut regretter qu'une chose : l'honneur de jouer pour la première fois le *Misanthrope* devant Louis XIV. Le deuil que la cour avait pris à la mort d'Anne d'Autriche devant durer jusqu'au 20 juillet, c'est la ville qui eut les prémices du nouveau chef-d'œuvre. Et qui sait? Si le roi eût trouvé plaisantes les boutades d'Alceste et les médisances de Célimène, peut-être beaucoup de gens en eussent ri de meilleur cœur! Quoi qu'il en soit, le *Misanthrope* fut joué assez souvent du vivant de Molière. Après sa mort la pièce resta au répertoire et ne fut à peu près abandonnée qu'à la fin du dix-huitième siècle et sous le premier empire; de nos jours elle a été représentée cent soixante-onze fois au Théâtre-Français, de 1851 à 1870.

Fénelon¹ avait reproché à Molière d'avoir donné dans le *Misanthrope* « un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. » Cette accusation a été reprise et développée par J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. « Vous ne sauriez, dit-il, me nier deux choses : l'une qu'Alceste est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. » Le so-

1. Fénelon a présenté un misanthrope dans son dix-septième dialogue des morts; Timon d'Athènes s'y entretient avec Socrate et Alcibiade; il nous paraît bien faible, beaucoup trop modéré pour que ses leçons soient vigoureuses et profitables. La Bruyère a tracé aussi dans ses *Caractères* le portrait du misanthrope : « c'est un personnage froid et poli, civil et cérémonieux, qui ne s'échappe pas, ne s'apprivoise pas avec les hommes, les traite honnêtement et sérieusement, emploie tout ce qui peut éloigner leur familiarité. » Que nous sommes loin d'Alceste et qu'un tel personnage serait insupportable à la scène!

phisme est présenté avec habileté; La Harpe le réfute victorieusement : « Il faut absolument, avec un dialecticien aussi subtil que Rousseau, se servir des mêmes armes que lui et argumenter en forme. Aussi d'abord je distingue la majeure et je nie la conséquence. L'auteur donne au *Misanthrope* un personnage ridicule ? Oui, mais ce ridicule porte-t-il sur ce qu'il est droit, sincère, homme de bien ? Non. Il porte sur des travers réels, qui tiennent à l'excès de ces bonnes qualités. Et qui peut douter que l'excès ne gâte les meilleures choses ? Ce principe est si reconnu, qu'il serait superflu de le prouver. Or, si tout excès est blâmable et dangereux, la comédie n'a-t-elle pas le droit d'en montrer le vice et le danger ? Et si elle y joint le ridicule, ne se sert-elle pas de l'arme qui lui est propre ?... Donc le ridicule ne porte que sur ce qui est du ressort de la censure comique ; sur ce qui est outré, déplacé, répréhensible ; donc la vertu n'est point compromise, puisqu'un homme honnête n'en demeure pas moins respectable malgré des défauts d'humeur et des travers d'esprit. Donc Molière, non seulement n'est point *inexcusable*, mais il n'a pas même besoin d'excuse, et ne mérite que des éloges pour avoir donné une leçon très importante, non pas comme tant d'autres poètes, aux vicieux, aux sots, à la multitude, mais à la vertu, à la sagesse, en leur apprenant dans quelles justes bornes elles doivent se renfermer, quels excès elles doivent éviter pour être utiles, et à celui qui les possède, et à tout le reste des hommes. »

Disons plus : si Alceste eût été un sage, comme semble le désirer Rousseau, il eût été fade et ennuyeux ; on ne l'aurait pas supporté à la scène : « Un homme vertueux, écrit fort judicieusement Marmontel, sans aucun travers, sans aucune faiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie. Le *Misanthrope*, exempt de ridicule, serait tombé. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siècle et de son pays, mais de tous les lieux et de tous les temps, c'est-à-dire à la ma-

lignité qui prend sa source dans l'amour-propre, et rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilierait la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devait pas affaiblir l'autorité de la vertu; et le comble de l'art était de composer un caractère à la fois respectable et risible, qualités qui semblent s'exclure et que Molière a su concilier. » Ceci est tellement vrai, que Rousseau lui-même a laissé échapper cet aveu : « Quoique Alceste ait des défauts dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre ¹. » A quoi bon alors de si amères critiques? La pensée de Molière ne nous semble pas si difficile à saisir : il met en scène deux honnêtes gens, tous les deux estimables et vertueux, Philinte et Alceste; mais il ne donne pour parfait ni l'un ni l'autre : le premier est accommodant jusqu'à l'indifférence, indulgent jusqu'à l'excès; le second se montre irascible, insociable à force de sincérité, d'une probité rigide et grondeuse, c'est-à-dire simplement que Philinte et Alceste ont leurs défauts, comme tous les hommes et qu'ils tiennent à l'humanité chacun par des côtés différents : cette conception est plus juste que celle d'une sagesse idéale, et, en somme, la morale ne perd rien à la vérité de la peinture.

La comédie du *Misanthrope* servait de cadre au tableau des mœurs contemporaines : il était naturel que l'on cherchât dans le monde les modèles que l'auteur avait pris pour ses principaux personnages; on donna différentes clefs du

1. Schlegel a attaqué Molière, comme d'ailleurs tous nos auteurs dramatiques; il reproche au *Misanthrope*, entre autres choses, de manquer d'intérêt, d'action et de gaieté. Goethe a vengé Molière des critiques injustes de Schlegel. Avant lui, Lessing avait défendu Alceste contre Rousseau. On sait que les idées de Jean-Jacques sur la misanthropie ont été appliquées par Fabre d'Églantine dans la comédie intitulée : *Le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope* (1790). Alceste y est représenté comme le modèle d'une vertu parfaite, et Philinte comme le plus égoïste et le plus corrompu des hommes.

Misanthrope, comme on devait en donner plus tard des *Caractères de La Bruyère* et de tant d'autres ouvrages inspirés par l'esprit satirique : la satire nous paraît toujours plus piquante lorsqu'elle est personnelle, et nous nous résignons difficilement à la considérer comme générale ; nous aimons à lire à des hommes connus l'application des ridicules représentés sur la scène ; on ne s'en fit pas faute du temps de Molière. La sincère Eliante, c'était M^{lle} de Brin ; la prude Arsinoë, c'était M^{lle} Duparc, deux actrices de la troupe qui jouait le *Misanthrope* ; dans Acaste et Clitandre, on retrouvait Louzun et le comte de Guiche ; dans Philinte, l'épicurien Chapelle, ami de l'auteur, Chapelle qui dut être bien flatté et non moins surpris de tant ressembler à un sage ; Oronte n'était autre que le duc de Saint-Aignan, ce grand seigneur, fort bien venu du roi, protecteur de Racine, toujours prêt à user de son crédit et de sa fortune en faveur des lettres ! On connaissait fort bien jusqu'au grand Rindrin de viconte qui s'amuse à cracher dans un puits pour faire des ronds ! Quant à Alceste et Célimène, point de doute : Célimène était cette Armande Béjart, la jeune femme de Molière, qui désespérait déjà son mari par sa légèreté et sa coquetterie ; Alceste était l'auteur lui-même, mécontent des hommes, calomnié, trahi, jaloux non sans raison, sur le point de quitter une épouse indigne de son amour et ne pouvant s'empêcher de l'aimer.

Avouons que M^{lle} Molière ressemblait singulièrement à Célimène et que son mari, en peignant la coquette avec des traits si vifs, dut plus d'une fois penser à sa femme ; avouons aussi que lorsqu'il traduisait en vers si profonds les souffrances de la jalousie, de l'amour méconnu et blessé, il exprimait souvent ses propres douleurs : le *contemplateur*, comme on l'appelait, s'est assurément observé lui-même aussi bien que les autres hommes, et dans son âme il a étudié, mieux que dans l'âme de ses semblables, les secrets des passions humaines ; en cela d'ailleurs il a fait ce que font tous les écrivains ; nous ne saurions nous empêcher

de mettre quelque chose de nous dans nos œuvres. Disons donc, si on le veut, que Célimène et Armande Béjart ont bien des traits communs; que dans les tirades passionnées d'Alceste nous surprenons parfois des accents si émus, qu'ils nous semblent sortis du cœur de Molière; mais n'allons pas plus loin; il n'est pas vraisemblable que l'auteur du *Misanthrope* ait songé à faire au public la confidence de ses chagrins domestiques, qu'il se soit plu à se mettre en scène avec sa femme et qu'il ait trouvé plaisant de peindre à rire.

Aussi certaines choses indiquent-elles comme modèles d'Alceste, non plus Molière, mais soit Baileu, soit le duc de Montausier. Despreux s'est peut-être reconnu dans un ou deux passages de la pièce¹; mais la ressemblance s'arrête là. Quant au duc de Montausier², lui qui goûtait fort les petits vers dans le salon de sa femme et qui en avait fait autre longtemps à l'hôtel de Rambouillet, il n'aurait pas méprisé le sonnet d'Oronte; il est vrai qu'il parlait avec la rude franchise d'Alceste, qu'il était comme lui d'une humeur peu facile et d'un esprit contrariant; il est vrai qu'il était honnête homme; mais est-ce là Alceste tout entier³? — Non. Molière a emprunté sans doute plus d'un trait à Baileu, à M. de Montausier, à d'autres encore, à lui-même; mais ces traits recueillis de toutes parts, il les a réunis, combinés, transformés par la puissance de son génie. C'est

1. Voyez et après notre note au vers 778 de la comédie.

2. Le duc de Montausier était philosophe du grand Dauphin. Il avait épousé Julie d'Angennes, la sœur de l'hôtel de Rambouillet.

3. L'opinion que le duc de Montausier était le modèle d'Alceste, remonte à l'époque même de la première représentation du *Misanthrope*. D'Alvise raconte (*Mémoires de l'Académie*) que l'abbé Cotin et Molière allaient, le vendredi 4 juin 1666, « souper la soirée à l'hôtel de Rambouillet, dîner que Molière passait avec son duc. » Mais M. le duc avait le caractère, comme il paraît évidemment par l'acteur, et lui de s'en offenser. L'abbé avait comme un chat d'homme, mais il était à l'opéra l'académicien ou y ajoutant des détails ignobles. Marmontel ne l'a pas oublié non plus; il rapporte que Montausier s'écrit, en répondant à quelques officiers qui cherchaient à l'écarter contre le *Misanthrope* : « Ah! Molière, que n'ai-je le bonheur de connaître à cet honnête homme! »

ce que pensait M. Cousin quand il écrivait au sujet de la pièce qui nous occupe : « Molière n'a dit son secret à personne, et vraisemblablement il n'y a point ici de secret, excepté celui du génie. Le *Misanthrope* n'est la copie d'aucun original. Bien des originaux ont posé devant le contemplateur et lui ont fourni mille traits particuliers; mais le caractère entier et complet du *Misanthrope* est sa création¹. »

1. *Jeunesse de M^{lle} de Longueville*, ch. II. — Certaines clefs ont donné comme modèle de Célimène M^{lle} de Longueville, cette princesse, sœur du grand Condé, depuis plusieurs années retirée du monde. Nous n'avons même pas cru devoir parler de cette interprétation.

•

ANALYSE DU MISANTHROPE

ACTE I^{er}

Dès la première scène, l'exposition de la pièce est complète; dès les premiers vers le caractère d'Alceste est dessiné : homme honnête et droit à l'excès, il est sujet à de brusques chagrins qui le rendent peu sociable. Ainsi il paraît violemment irrité contre son ami Philinte. Pourquoi? Celui-ci a rencontré un homme qu'il connaît à peine, et, selon l'usage général à cette époque, il l'a embrassé en lui faisant des protestations d'amitié; aux yeux de tous, cette manière de saluer même un indifférent ne tire pas plus à conséquence que les formules de politesse qui terminent une lettre; aux yeux d'Alceste, c'est un mensonge, une perfidie :

Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme...

On sent là l'exagération d'un sentiment estimable exaspéré par les raisonnements et la fine raillerie de son ami. Alceste va plus loin : il soutient que le fond de notre cœur doit se montrer dans tous nos discours et que nous sommes tenus de dire à chacun tout ce que nous pensons de lui; non seulement rien que la vérité, mais toute la vérité! — A ces boutades vertueuses, Philinte oppose les maximes d'une sagesse pratique : il prend tout doucement — trop doucement même — les hommes tels qu'ils sont, n'est nullement offensé de leurs défauts, qui sont dans la nature, et se montre d'une indulgence si grande, qu'elle semble parfois faite de mépris pour l'espèce humaine.

Alceste n'est pas convaincu; il persiste dans ses idées, et veut se conduire selon la morale et non selon la coutume; il a un

procès : il ne s'en occupera point ; l'équité, le bon droit solliciteront pour lui ; il ne visitera pas ses juges, et si la cabale l'emporte, tant mieux ! il aura « le plaisir » de perdre sa cause, et il le désire « pour la beauté du fait ». Malgré sa rigidité pourtant, il est amoureux, et de qui ? d'une coquette ! de Célimène, une jeune veuve à l'humeur frivole, à l'esprit médisant ! inconséquence étrange qui surprend Philinte et Alceste lui-même ; la raison lui dit qu'il a tort :

Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

(Scène I.)

Il est plus facile, en effet, de proclamer des principes absolus que d'y conformer sa conduite ; Alceste va en faire immédiatement l'expérience : Oronte, un jeune seigneur qui compose de petits vers, vient lui montrer un sonnet *qu'il a fait depuis peu* ; l'avis d'un ami si austère de la vérité est précieux pour un poète. Alceste veut se récuser, mais il est obligé d'écouter. Le sonnet d'Oronte n'est pas plus mauvais qu'un autre ; il est tout à fait dans le goût du temps et Philinte ne manque pas de l'applaudir. Mais Alceste enrage, se contient mal, éclate enfin, et, après quelques précautions, — qui sont une concession de sa part, notons-le bien, — il donne à l'auteur et au public une vigoureuse leçon de naturel et de bon goût :

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.

Oronte, qui venait chercher des éloges et non des conseils, se montre blessé et la consultation littéraire dégénère en querelle ; c'est déjà une fâcheuse affaire que la franchise d'Alceste lui met sur les bras (scène II).

ACTE II

Voici Alceste avec Célimène : son amour est aussi grondeur que sa vertu ; il reproche à celle qu'il aime de retenir autour d'elle, par son accueil trop bienveillant, une « cohue » de soupirants ; il ajoute qu'il l'adore « pour ses péchés » et fait tout son possible pour rompre l'attachement de son cœur ; et, comme des visites sont annoncées et que ses rivaux, Acaste et Clitandre, vont entrer,

il exige qu'elle se prononce et choisisse un époux (scènes I, II, III). Les marquis arrivent avec Philinte et Éliante, cousine de Célimène; la conversation s'engage; la coquette y déploie l'esprit le plus vif et le plus piquant, mais aux dépens du pauvre prochain; on rit, on admire, jusqu'au moment où Alceste, longtemps silencieux, gourmande sans ménagements toute la compagnie :

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour;
Vous n'en épargnez pas et chacun a son tour.

Il blâme vertement l'humeur médisante de l'une et les coupables flatteries des autres (scène IV). A ce moment, un garde vient le prévenir qu'il est cité devant le tribunal d'honneur des maréchaux : il s'agit d'un accommodement entre Oronte et lui. Cédant aux instances de Philinte et de Célimène, il se décide à obéir à l'ordre de ces messieurs, sans paraître toutefois animé de sentiments plus traitables :

.... J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire (scènes V et VI).

ACTE III

Alceste n'est pas seul à se croire aimé de Célimène; les deux marquis prétendent également posséder ses bonnes grâces; dans une scène fort piquante (scène I) où ils font assaut de vanité, ils finissent par convenir que celui qui pourra fournir à l'autre une preuve certaine de la préférence que lui accorde la jeune veuve restera seul maître de la place. — Cet engagement pris, ils quittent fort à propos le salon de Célimène (scène III), car voici une visite qui leur eût été peu agréable : Arsinoé, une prude consommée, vient « pour quelque avis » qu'elle « croit devoir » à son amie; elle lui rapporte charitablement tous les méchants bruits qui peuvent courir à son sujet, toutes les médisances, toutes les calomnies dont on cherche à noircir sa conduite. Célimène feint de très bien prendre la chose; pour témoigner sa gratitude à cette officieuse personne, elle veut à son tour avertir Arsinoé de ce que l'on dit d'elle, et son esprit malin lance contre les prudes les traits les plus acérés; battue avec ses propres

armes, impitoyablement raillée, Arsinoé brise l'entretien (scène IV); en attendant son carrosse, elle reste seule avec Alceste et, soit pour se venger de Célimène, soit pour pêcher un mari en eau trouble, elle avertit le *Misanthrope* que ses feux sont trahis : la coquette qu'il a la faiblesse d'aimer le trompe; Arsinoé lui en fera voir la preuve, et si son cœur désabusé peut « brûler pour d'autres yeux », on pourra lui offrir « de quoi le consoler » (scène V).

ACTE IV

Le misanthrope a comparu devant les maréchaux. Philinte raconte à Éliante combien l'accommodement a été difficile à conclure : Alceste ne pouvait consentir à se dédire et c'est à grand-peine qu'on l'a amené à adoucir un peu l'expression de sa pensée. Cette obstination même est une preuve de sincérité : Éliante lui en sait gré, l'estime, et bien qu'elle souhaite de le voir uni à Célimène, elle avoue qu'elle l'accepterait volontiers elle-même pour époux (scène I). Précisément, Alceste arrive éperdu, transporté de colère. Célimène l'a trahi, il en a la preuve, qu'il tient sans doute d'Arsinoé; il veut se venger et punir la coquette en l'abandonnant : il offre son cœur à Éliante. Celle-ci lui répond avec sa bonté ordinaire qu'il ne persistera pas dans ses sentiments et que son courroux sera vite apaisé :

Une coupable aimée est bientôt innocente (scène II).

Elle a raison : Alceste, resté seul avec Célimène, exhale son dépit en paroles violentes; Célimène laisse passer l'orage, puis, avec un sang-froid qui étonne son farouche adorateur, elle avoue qu'elle a écrit la lettre, objet de la querelle, mais qu'elle l'a écrite... à une femme. « Ah! le détour est bon! » Que Célimène montre comment on peut appliquer à une femme les mots d'un billet si brûlant : « Il ne me plaît pas, moi! » répond l'adroite personne, qui, voyant Alceste désireux d'être persuadé, change brusquement d'attitude et attaque au lieu de se défendre. Elle avoue tout maintenant; elle fait gloire de tout; elle a écrit à Oronte, soit; elle le trouve charmant, elle l'aime; et Alceste, vaincu,

ne se fâche plus, ne gronde plus : il supplie : que Célimène au moins n'affecte pas d'être coupable :

Efforcez-vous ici de m'être fidèle

Et je m'efforcerai, mais, de vous croire telle.

Le misanthrope a perdu la partie, et cette scène qu'il commençait par des reproches injurieux, il la termine par des protestations d'amour (scène III). Il est interrompu par l'arrivée de son valet Du Bois qui vient le chercher pour des affaires graves concernant son procès (scène IV).

ACTE V

Bien qu'il eût pour lui la justice, Alceste a perdu sa cause ; de plus, son adversaire répand sur son compte des bruits calomnieux et Oronte ne craint pas d'appuyer ces impostures : loin d'en appeler d'un arrêt inique, le misanthrope veut « qu'il demeure à la postérité » ; quant à lui, il fuira dans un désert, loin « de ce bois et de ce coupe-gorge » où vivent les humains ; il vient proposer à Célimène de l'y suivre (scène I). Oronte l'a devancé auprès de la jeune veuve qu'il presse de s'expliquer et de se prononcer entre eux deux ; Alceste joint ses instances à celles de son rival, et la coquette dont la grande étude est de conserver autour d'elle une cour de soupirants, se trouve dans le plus grand embarras (scènes II et III). Son châtiment commence. On se rappelle que les deux marquis s'étaient promis de se montrer réciproquement les preuves qu'ils prétendaient avoir de l'amour de Célimène ; ils ont été fidèles à leur engagement et ils apportent des billets accusateurs où la perfide, tout en se promettant à chacun tour à tour, s'est cruellement raillée, tantôt d'Acaste et d'Oronte, tantôt de Clitandre et d'Alceste : aucun n'est épargné. Les marquis, blessés dans leur orgueil, font publiquement la lecture de ces lettres, et se retirent après des adieux insultants ; Oronte, un peu plus sérieusement épris, sort avec plus de dignité, mais avec une impitoyable froideur. Alceste reste ; amoureux en dépit de tout, il veut tenter une dernière épreuve : il propose à Célimène de l'épouser si elle consent à l'accompagner

dans le désert où il a fait vœu de vivre. A cette étrange proposition la jeune femme se récrie, épouvantée :

La solitude effraye une âme de vingt ans.

Maintenant, tout est fini : le misanthrope repousse à jamais un cœur frivole, incapable d'amour et de repentir ; « allez, je vous refuse, » et il se dispose à « sortir d'un gouffre où triomphent les vices ». Philinte et Éliante, dès à présent fiancés, s'efforceront de le faire revenir sur sa décision (scène dernière).

LE MISANTHROPE

COMÉDIE (1666)

ACTEURS

ALCESTE¹, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.

ÉLIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOË, amie de Célimène.

CLITANDRE, }
ACASTE, } marquis.

BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE de la maréchaussée de France.

DU BOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris².

1. Ce nom, dans l'usage, répondait à un nom propre grec féminin (il y a une tragédie d'*Alceste* de Hardy (1606) dont le sujet est celui de la tragédie d'Euripide et de l'opéra de Quinault); Molière l'a fait répondre à un nom masculin, de formation très régulière, que nous ne trouvons pas employé en grec comme nom propre, mais seulement comme nom commun avec le sens d'*homme fort, vigoureux champion*. (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains de la France*.) Le rôle d'Alceste fut d'abord joué par Molière lui-même et celui de Célimène par sa femme.

2. A Paris, dans la maison de Célimène (1734).

LE MISANTHROPE¹

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE

Laissez-moi, je vous prie.²

PHILINTE

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie....

1. Molière avait donné à cette pièce un sous-titre qui se trouvait dans le privilège obtenu le 21 juin 1663 : c'était l'*Atrabilaire amoureux*.

2. L'édition originale du *Misanthrope* porte une estampe qui montre Alceste assis et Philinte debout : Alceste, exaspéré et dégoûté du genre humain, s'est jeté sur une chaise et repousse de la voix et du geste celui qui avait été jusqu'alors son ami. Cette *exposition* est d'une grande vivacité ; comme le remarque fort bien Geoffroy, dès les premiers mots « le théâtre est en feu, les deux principaux caractères sont en action ».

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre ¹. 5

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE

Moi, votre ami ² ? Rayez cela de vos papiers ³.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître ⁴, 10
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ⁵ ?

1. Voilà déjà un travers : Alceste est misanthrope parce qu'il veut l'être; il condamne le genre humain sans lui permettre de plaider sa cause.

2. Alceste se lève brusquement, comme blessé par le mot *ami*.

3. On dit *ôtez, rayez cela de dessus vos papiers*, pour dire : ne faites point votre compte là-dessus.

(Dictionn. de l'Académie, 1694.)

4. La première édition porte *parestre*, conformément à l'orthographe usitée alors; on voit par là que *paroître* rimait fort bien pour l'oreille avec *être*.

5. Les éditions antérieures à 1710 portent *conte*. — Le calme légèrement railleur de Philinte achève de mettre Alceste hors de lui.

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
 Une telle action ne sauroit s'excuser, 15
 Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser ¹.
 Je vous vois accabler un homme de caresses,
 Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
 De protestations, d'offres et de serments,
 Vous chargez ² la fureur de vos embrassements; 20
 Et quand je vous demande après quel est cet homme,
 A peine pouvez-vous dire comme ³ il se nomme;

1. *Se scandaliser*, au propre, *prendre du scandale* et, par suite, *être blessé, s'offenser de...* Ainsi dans l'*Avare* (acte III, scène XII) : « Le voilà qui se scandalise de votre refus. » L'actif *scandaliser* a le sens de *molester, faire de la peine*. « Je suis un homme à ne vous point scandaliser. » (*Avare*, sc. II, acte V.)

2. Expression vive, piquante et forte, que la passion inspire. Ces embrassements furieux étaient à la mode; vingt ans plus tard, la Bruyère écrivait (1687) : « Tiéognis embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. » (*Caractères, des Grands*, ch. 9.) Voyez encore les *Fâcheux*, vers 99 et suivants. — Il s'agit simplement ici d'une habitude qui ne tirait pas à conséquence, pas plus que certaines formules de politesse. Alceste y voyait des actes d'hypocrisie, comme le faisait, au seizième siècle, l'austère Montluc, qui écrivait à ce sujet dans ses *Commentaires* (livre VI) : « Cependant que j'ai été à la cour, j'en ai vu plusieurs qui se faisaient faux-feu (faire faux-feu, c'est-à-dire se faire de fausses caresses, tromper comme trompe une arme dont l'amorce seule prend feu) et se fussent entre-mangés s'ils eussent pu, qui toutefois se faisaient bonne mine, s'embrassant et caressant comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde. Je n'ai su jamais faire ce métier : j'ai porté au front ce que j'ai dedans le cœur. »

3. Nous dirions plutôt aujourd'hui *comment*. Mais, du temps de Molière *comme* était fort usité dans les interrogations, directes ou indirectes :

Montrez-lui *comme* il faut régir une province.
 (Corneille, *Cid*, v. 174.)

Voilà *comme* Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.
 (Racine, *Andromaque*, v. 1006.)

Je suis bien aise d'apprendre *comme* on parle de moi.
 (Molière, *Avare*, acte III, sc. v.)

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
 Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
 Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
 De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme¹ ;
 Et si, par un malheur², j'en avois fait autant,
 Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

25

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
 Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
 Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
 Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît³.

30

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

Albin, *comme* est-il mort ?

(Cornille, *Polyeucte*, v. 993.)

Voltaire a eu tort de relever, comme fautive, cette locution dans *Cornille*.

1. Alceste s'exalte en parlant ; de là cette accumulation d'épithètes violentes qui conviennent peu à un homme bien élevé ; c'est la mauvaise humeur et non la vertu qui inspire un tel langage. *Trahir* son âme, c'est-à-dire ne pas traduire fidèlement ses sentiments, dire le contraire de ce qu'on pense, mentir en un mot.

Voulez-vous que je *trahisse* mon cœur ?

dit Cléante à Harpagon dans l'*Avare* (acte III, sc. XI).

2. Pour moi, *par un malheur*, je m'aperçois, Madame,
 Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout comme une âme
 (*Femmes savantes*, acte IV, sc. II.)

Nous disons plutôt aujourd'hui *par malheur*.

3. La plaisanterie de Philinte est fort naturelle et exempte d'aigreur ; Alceste la trouve de « mauvaise grâce » parce qu'il est irrité. C'est souvent ainsi, hélas ! que nous jugeons les choses et les hommes.

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur, 35
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie ¹,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments. 40

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos ² gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations ³,

1. *Il faut bien !* Voilà la raison à laquelle obéit Philinte, avec plus de résignation que de plaisir : c'est un trait de caractère. *Monnaie* ne rime que pour les yeux avec *joie* et, du temps de Molière déjà, on prononçait *monnaie*. (Voyez les *Observations sur la langue française*, de Ménage.)

2. *Vos...* le pronom possessif emprunte à l'ironie de la pensée une grande énergie et un sens méprisant. Ainsi dans *Tartuffe* : « Votre Monsieur Tartuffe » (vers 41), et, plus bas (vers 71) : « Son Laurent ». — « Tous ses amis l'abandonnent, dit Bossuet en parlant d'Antoine, et même sa Cléopâtre (*Disc. sur l'his. univ.*, 4^{re} partie. 9^e époque.)

3. *Faiseurs, donneurs, diseurs...* Ces rimes mêmes donnent de la force à l'expression. Dans la *Mère coquette* de Quinault, publiée un an avant le *Misanthrope*, il s'agit aussi de ces protestations d'amitié prodiguées à tout venant :

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'astropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmales ?

(Acte I^{er}, sc. III.)

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles, 45
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
 Qui de civilités avec tous font combat,
 Et traitent du même air¹ l'honnête homme² et le fat³.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse, 50
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier faquin⁴ il court en faire autant ?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située⁵
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;

1. De quel air, de quelle manière. « Voyons de quel air vous saurez vous justifier » (*Dom Juan*, acte I^{er}, sc. III. (Voyez ci-dessous, vers 900 et 1351.))

2. Honnête homme doit s'entendre ici, comme aux vers 149 et 1507, d'un homme méritant non seulement cette espèce de considération que le ridicule fait perdre, mais une estime plus sérieuse encore. » (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains*.)

3. Ainsi dans le *Tartuffe*, vers 203 :

Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon....

Le mot *fat* signifiait primitivement *sot*, *niais*; il s'est employé au dix-septième siècle dans un sens moins précis, comme simple terme de mépris.

4. De l'italien *facchino*, portefaix, homme d'humble naissance et de métier vulgaire. On sait que le prince de Condé appelait galamment Mazarin *Signor facchino*. Molière a souvent employé ce terme, qui se retrouve dans Boileau :

Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
 Humblement du faquin rechercha l'alliance.

(*Satire V*, vers 105 et 106.)

Je ne sais point, en lâche, essayer les outrages
 D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages.

(*Satire I*, vers 45 et 46.)

Le mot italien, on le voit, avait pris en français le sens de *homme méprisable et ridicule* : « Vous n'êtes pour tout potage qu'un faquin de cuisinier.

(*L'Avare*, acte III, sc. VI.)

5. Auger relève cette expression : « On ne dit pas une *âme bien située* : on dit un *cœur bien placé*. » — Nous voyons dans le vers de Molière une hardiesse de style que nous ne croyons pas équitable de reprocher à un poète.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers¹, 55
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers² :
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens³; 60
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait de mérite aucune différence ;
 Je veux qu'on me distingue⁴ ; et pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

1. C'est-à-dire *offre des régals de peu de prix*. La locution est peut-être un peu étrange, et, selon Brossette, ce vers était un de ceux que citait Boileau comme exemple du « jargon » qui se rencontre quelquefois dans Molière. « M. Despréaux m'a dit, ajoute Brossette, qu'il avait voulu souvent obliger Molière à corriger ces sortes de négligences, mais que Molière ne pouvait jamais se résoudre à changer ce qu'il avait fait. » — Notre grand comique était pressé par le temps, et, peut-être aussi, son génie l'élevait-il au-dessus de ces critiques de grammairiens, quelque fondées d'ailleurs qu'elles pussent être.

..... *Non ego paucis
 Offendar maculis, quas aut incuria fudit
 Aut humana parum cavit natura...*

(Horace, *Art poét.*)

2. On qui voit n'est pas on qui mêle ; c'est un même mot qui fait en même temps deux fonctions différentes. Ceci est fautif (Auger). — La critique est juste ; mais nous pouvons affirmer que le sens n'en souffre pas et que, dans le débit, cette négligence passe inaperçue.

3. Être pour..., c'est-à-dire *être homme à, être capable de..., être fait pour...*

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.

(Racine, *les Plaideurs*, vers 413.)

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.

(Tartuffe, vers 1720.)

Ce tour est très fréquent dans Molière ; voyez ci-dessous les vers 259, 260, 673, 1607, 1781 et 1782.

4. Voilà le fin mot : cette vertu intolérante n'est pas exempte d'orgueil ; elle exige que l'on fasse des différences de mérite ; ne pas la distinguer, la

PHILINTE

Mais, quand on est du monde, il faut bien¹ que l'on rende 65
Quelques dehors civils² que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre, 70
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule³ et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur, 75
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienséance⁴
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

mêler avec tout l'univers, c'est ne pas lui rendre justice et lui faire une offense.

1. *Il faut bien encore* : Philinte accepte des coutumes qu'il ne peut empêcher d'être admises ; il est *du monde* ; il obéit à *l'usage*. — Peut-être va-t-il un peu loin et exagère-t-il la complaisance comme Alceste exagère l'austérité ; Molière ne donne ni l'un ni l'autre comme le modèle parfait de l'homme juste.

2. *Rendre des dehors* est d'un style étrange ; il est vrai que *dehors* emporte le sens de *marques extérieures*, de *civilité*, *devoirs de politesse*, et que l'on dit : *rendre des devoirs*.

3. Notons avec soin la portée de ce mot : Molière n'entend faire rire d'Alceste que lorsque sa *pleine franchise* cesse d'être vertueuse pour devenir plaisante.

4. L'*à propos*, la *bienséance*, nous l'avons déjà remarqué, préoccupent Philinte beaucoup plus que la rigoureuse morale.

Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît¹,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

80

ALCESTE

Oui².

PHILINTE

Quoi? vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter³ sa bravoure et l'éclat de sa race?

85

1. Génin rapproche de ce vers, pour le tour, la phrase suivante de *Monsieur de Pourceaugnac* (acte II, sc. II) : « Vous avez... un certain M. de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille. » *On a, vous avez* équivalent en effet à *il y a*, mais une relation est indiquée avec la personne que désigne le pronom sujet. (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains*.)

2. Ce *oui* est bien compromettant! Entraîné par la chaleur de la discussion, Alceste s'engage beaucoup : il avait dit d'abord simplement qu'il était honteux de *masquer ses sentiments sous de vains compliments*; poussé par Philinte, il affirme maintenant qu'il faut dire à chacun *tout ce que l'on pense de lui*; ce ne serait plus là de la franchise, mais de la grossièreté qui rendrait impossibles les relations sociales. — Alceste en fera l'expérience dès la scène suivante.

3. Expression belle et hardie. — *Conter* est tantôt un terme familier que l'on emploie dans la colère ou par mépris pour signifier : *dire des choses inutiles, banales, fausses* :

Que leur *contez-vous* là? Peut-être ils rendent l'âme.

(Racine, *Plaideurs*, vers 584.)

Oui, oui, vous nous *contez* une plaisante histoire.

(*Tartuffe*, vers 466.)

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
 Et je vais n'épargner personne sur ce point.
 Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
 Ne m'offrent rien qu'objets à ¹ m'échauffer la bile; 90
 J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
 Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ²;
 Je ne trouve partout que lâche flatterie,
 Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
 Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein 95
 Est de rompre en visière à tout le genre humain ³.

Tantôt ce mot, dans un ordre d'idées tout différent, appartient au style noble et poétique :

Ariane aux rochers *contant* ses injustices.

(Racine, *Phèdre*, vers 89.)

1. Objets *propres* à...; l'expression elliptique est pleine de vivacité.

2. Remarquez l'emploi particulier du verbe *faire*, employé ainsi pour tenir la place d'un autre verbe quelconque; ce tour était très fréquent au dix-septième siècle :

Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
 Cent fois plus qu'il ne *fait* mère, fils, fille et femme.

(*Tartuffe*, vers 185 et 186.)

On examina mon amusement comme on *aurait fait* une tragédie.

(Racine, *les Plaideurs*, au lecteur.)

3. *Rompre en visière*, attaquer violemment, sans ménagement aucun. — C'est en cela que le misanthrope exagère et sort des limites de la vertu; c'est en cela qu'il est plaisant.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe ¹ est un peu trop sauvage,
 Je ris des noirs accès où je vous envisage,
 Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris ²,
 Ces deux frères que peint l'*École des maris*, 100
 Dont....

ALCESTE

Mon Dieu ! laissons là vos comparaisons fades ³.

PHILINTE

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
 Le monde par vos soins ne se changera pas ;
 Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
 Je vous dirai tout franc que cette maladie ⁴, 105
 Partout où vous allez, donne la comédie,

1. Ce chagrin de philosophe ; il y a de même plus loin (vers 166) : « Mon flegme est philosophe. » Il est regrettable que cet emploi de l'adjectif *philosophe* ait vieilli : *philosophique* fait moins songer à un homme, à la profession qu'il fait de philosophie, qu'à une doctrine, une méthode.

(*Les Grands écrivains de la France*, note des éditeurs.)

2. Ce vers et les trois suivants étaient supprimés à la représentation. — On a cru reconnaître dans ces deux amis, *nourris sous mêmes soins*, Molière et Chapelle, qui s'étaient liés dès l'enfance et avaient étudié ensemble sous Gassendi. — Les deux frères que peint l'*École des maris* sont Sganarelle et Ariste, le premier rude et austère, le second plein d'indulgence.

3. Molière, faisant allusion à une de ses œuvres, affecte de la dédaigner. — De même dans le *Malade imaginaire* (acte III, sc. III) : « C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies. » — On sait ce qu'il faut penser de cette modestie d'auteur.

4. Comme toute passion, la haine des hommes est une maladie de l'âme.

Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
 Vous tourne en ridicule ¹ auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande ;
 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande : 110
 Tous les hommes me sont à tel point odieux,
 Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux ².

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, 115
 Seront enveloppés dans cette aversion ?
 Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE

Non : elle est générale, et je hais tous les hommes ³ :

1. Vous tourne en homme ridicule, vous rend un homme ridicule.
 Voyez plus bas :

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
 Madame, a bien paru ridicule achevé.

(Vers 567 et 568.)

2. C'est le tort d'Alceste ; le calme, la fine raillerie, et qui sait, peut-être la franchise de Philinte, l'ont poussé à bout : il ne raisonne plus ; il est tout entier à sa mauvaise humeur.

3. Voilà le *misanthrope* bien défini. — Mais ajoutons avec Auger que, dans sa colère, Alceste se calomnie lui-même. « Il ne hait point la nature humaine, il ne hait que ses vices, dont il voudrait qu'elle fût purgée. »

ACTE I, SCÈNE I.

Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants¹,
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants, 120
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses².
 De cette complaisance on voit l'injuste excès
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :
 Au travers de son masque on voit à plein³ le traître; 125
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
 Et ses roulements d'yeux et son ton radouci⁴
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
 On sait que ce pied plat⁵, digne qu'on le confonde,
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde, 130

1. On demandait à Timon d'Athènes, appelé le Misanthrope, pourquoi il poursuivait tous les hommes de sa haine : « Les méchants, répondit-il, je les hais à bon droit; les autres, je les hais de ne point haïr les méchants. »
 (Erasmus, *Apophthegmes*, livre VI.)

2. Tu ne saurais saisir ces *haines vigoureuses*
 Que sentent pour l'amour les *âmes généreuses*.

(Regnard, *Démocrite*, acte IV, sc. IV.)

Le vers 6 avait été également copié par Regnard :

Dans vos brusques humeurs je ne puis vous comprendre.

(*Le Distrain*, acte I, sc. I.)

Ainsi que le vers 23 :

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

(*Les Menechmes*, acte IV, sc. II.)

3. De même, au vers 1543 :

On y voit trop à plein le bon droit maltraité.

A *plein* est plus fort que *pleinement*, *entièrement*.

4. L'adversaire d'Alceste nous fait songer à Tartuffe allant à l'église d'un air doux, à ces dévots qui

.....veulent acheter crédit et dignités

A prix de *faux clins d'yeux* et d'éclans affectés.

5. De même dans *Tartuffe* :

J'en prévois une suite, et qu'avec ce *pied plat*

Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

Pied plat est un terme de mépris; dans son acception propre, il désignait l'homme sans naissance, le simple bourgeois qui portait des *esulières* plats, pendant que le gentilhomme avait des chaussures à hauts talons.

Et que par eux son sort de splendeur revêtu
 Fait gronder le mérite et rougir la vertu ¹.
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne;
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit, 135
 Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
 Cependant sa grimace ² est partout bienvenue :
 On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
 Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter. 140
 Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
 Et parfois il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert ³ l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
 Il faut, parmi ⁴ le monde, une vertu traitable;

1. Expression pleine de force et de poésie; tout est animé dans ces beaux vers, le *sort* qui se revêt de *splendeur*, le *mérite* qui *gronde* et la *vertu* qui *rougit* — De même plus bas l'*honneur*; au sujet de ce dernier mot, remarquez l'heureuse alliance de termes : *son misérable honneur*.

2. *Grimace*, synonyme de *sinagrée*;

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de *grimace*.

(*Tartuffe*, vers 330.)

3. Alceste nous prépare à l'étrange proposition qu'il aura plus tard la naïveté de faire à Célimène (vers 1769 et suivants).

4. *Parmi* est plus expressif que *dans* :

... *Parmi* ces périls où je cours pour vous plaire.

(Racine, *Andromaque*, vers 289.)

Parmi les déplaisirs où son âme se noie.

(Id., *ibid.*, vers 89.)

Bossuet a dit : « Elle fut humble, non seulement *parmi* toutes les grandeurs, mais encore *parmi* toutes les vertus »

A force de sagesse, on peut être blâmable; 150
 La parfaite raison fuit toute extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété¹.
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;
 Elle veut aux mortels trop de perfection : 155
 Il faut fléchir au temps sans obstination;
 Et c'est une folie à nulle autre seconde
 De vouloir se mêler de corriger le monde².
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
 Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours; 160
 Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font³;
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville, 165
 Mon flegme est philosophe⁴ autant que votre bile.

1. « *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.*

(Saint-Paul, *Épître aux Romains*, ch. XII, verset 3.)

2. Philinte se désintéresse trop de l'humanité; il est tolérant, ce qui est une vertu, — jusqu'à l'indifférence, — ce qui est un défaut. A force de fléchir au temps, on risquerait de perdre le sentiment de la justice et de la saine morale. — Gardons-nous d'imiter l'humeur grondeuse d'Alceste; mais défions-nous un peu de la douceur trop accommodante de Philinte.

3. L'empereur Marc-Aurèle, un stoïcien pourtant, pensait aussi qu'il faut prendre tout doucement les hommes comme ils sont : « Corrige et redresse les méchants, si tu le peux; sinon, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donnée la bienveillance. Les dieux mêmes sont bienveillants pour eux...; tu peux les imiter. »

(*Réflexions morales*, liv. IX, 9.)

4. Voyez la note au vers 97. — Qu'on nous vante tant qu'il plaira la pureté de Térence au désavantage de Molière, j'affirmerais que ni lui, ni Ménandre, s'ils reparaissaient, n'auraient à nous offrir un fragment plus pur ou même d'une égale perfection que ces vers de Philinte, où l'auteur établit la moralité fondamentale de sa comédie du *Misanthrope*. (Lemer-
cier.)

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien¹,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
 Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice, 170
 Ou qu'on tâche à² semer de méchants bruits de vous,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux³ ?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
 Comme vices unis à l'humaine nature⁴;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé 175
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,

1. VAR. (éditions de 1674, 1682, 1734) :

Mais ce flegme, monsieur, qui *raisonnez* si bien...

2. Ainsi dans le *Tartuffe*, vers 1144 :

Je vois qu'envers mon frère on *tâche* à me noircir.

Et dans *Britannicus*, vers 498 :

Je m'excite contre elle et *tâche* à la braver.

M. Littre distingue *tâcher de*... faire des efforts pour venir à bout de... et *tâcher à*, travailler à, s'efforcer de. — Dans ce dernier sens, on emploie aussi le pronom adverbial *y* : *j'y tâcherai*.

3. Alceste ne condamne pas seulement le vice parce qu'il est contraire à la justice et à la morale ; il le hait aussi parce qu'il en souffre dans ses intérêts. — Faut-il en être surpris ? Une vertu entièrement désintéressée paraîtrait invraisemblable et Molière a eu raison de

Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
 Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.

(*Misanthrope*, vers 1755 et 56.)

4. La Bruyère partage l'indulgence méprisante de Philinte : « Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres. ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève. » (*De l'homme*.) — Peut-être Molière avait-il en vue un passage de Sénèque : « *Nemo naturæ sanus irascitur. Quid enim si mirari velit non in silvestribus dumis poma pendere? Quid si miretur spineta sentesque non utili aliqua fruge compleri? Nemo irascitur, ubi vitium natura defendit.* » (*De ira*, liv. II, ch. X.) —

Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes mahaisants et des loups pleins de rage¹.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu ! je ne veux point parler, 180
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence².

PHILINTE

Ma foi ! vous ferez bien de garder le silence.

Il serait plus sage et plus courageux de n'en pas prendre si facilement son parti et de s'efforcer de rendre l'homme meilleur tout en sachant bien qu'on ne le rendra pas parfait. Molière ne nous présente pas Philinte comme le vrai sage : il oppose sa mansuétude dédaigneuse à l'honnêteté irascible d'Alceste.

1. Nous appelons l'attention sur une note fort judicieuse trouvée dans les papiers du regretté M. Despois, et citée par les éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains de la France*, t. V, p. 453 : « Philinte et Alceste, comme on peut le voir, ont exactement la même opinion des hommes. Seulement, l'un se résigne, l'autre s'indigne. Or il y a dans l'indignation une sorte d'étonnement : Alceste est encore surpris de trouver l'homme si mauvais. Ce sentiment fait certainement plus d'honneur à l'humanité que celui de Philinte, très indulgent pour les vices, parce qu'il n'y voit rien d'extraordinaire et qui soit fait pour surprendre ; il y a longtemps, on le voit, que son jugement sur l'homme est arrêté ; l'opinion d'Alceste est plus récente. A ce point de vue, on peut supposer Alceste plus jeune que Philinte, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un jour Alceste eût les sentiments de Philinte : ce serait celui où il lui serait démontré que l'humanité est incurable. Il en doute encore. »

2. L'*impertinence*, dans le sens primitif et véritable du mot est le défaut de l'homme qui agit ou qui parle mal à propos :

..... L'impertinent ! sans lui j'étais dehors.

(Racine, *Plaideurs*, vers 502.)

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

(Id., *ibid.*, vers 618.)

Contre votre partie¹ éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

185

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité³ ?

1. *Ma partie*, c'est-à-dire *mon adversaire* :

Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.

(Racine, *les Plaideurs*, vers 216.)

Ce terme était passé du palais dans la langue usuelle :

Va, je suis ta *partie*, et non pas ton bourreau.

(Corneille, *Cid*, vers 940.)

2. *Solliciter*, pris absolument, signifie *demande la protection ou les faveurs* de quelqu'un : un *solliciteur*. — Remarquez la vivacité du tour elliptique *qui voulez-vous qui...*

3. C'était là une démarche considérée comme fort naturelle : on visitait un juge, on lui offrait des cadeaux ou *épices* (voyez les *Plaideurs*, de Racine). « Nous avons gagné notre petit procès Ventadour, écrit M.^{re} de Sévigné en 1675; nous en avons fait les marionnettes d'un grand, car nous l'avons sollicité. Les princesses de Tingry étaient à l'entrée des juges, et moi aussi, et nous avons été remercier. » — Voyez encore la Bruyère, *De quelques usages*, n° 44. « Quelque tour qu'on donne à la chose, dit Rousseau, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte; ou il lui propose une acception de personnes, et alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge, qui doit connaître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi. » (*Lettre à d'Alembert*.) Le dilemme paraît irréfutable; nous verrons un peu plus bas (note au vers 205) comment La Harpe y répond.

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse, 190
Et....

ALCESTE

Non : j'ai résolu de n'en pas faire un pas
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit. J'en veux voir le succès¹. 195

1. *Succès*, dans le sens de *issue*, *résultat*, *événement* :

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme.

(Racine, *Plaideurs*, vers 499.)

Voyez ci-dessous le vers 1491 :

Cependant je me vois trompé par le succès.

PHILINTE

Mais....

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin....

ALCESTE

Je verrai, dans cette plaiderie.

Si les hommes auront assez d'effronterie,
 Seront assez méchants, scélérats et pervers,
 Pour me faire injustice aux yeux de l'univers,

200

PHILINTE

Quel homme!

ALCESTE

Je voudrois, m'en coûtât-il² grand'chose,
 Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

1. Le mot n'a pas ici le sens de *plaidoirie* que semble lui avoir donné Amyot; c'est le procès arrivé au temps des plaidoyers, devenu l'affaire des avocats; il est ici méprisant et dit avec humeur. Cette forme normande est encore usitée, mais au lieu et au sens de *plaidoirie*, dans la pratique de la cour royale de Guernesey : voyez le *supplément* de M. Littré. (Note des éditeurs de Molière dans les *Grands écrivains*.) — Rapprochez de *plaiderie* le mot *plaid*, également tombé en désuétude :

Tous les jours le premier aux *plaid*s, et le dernier.

(Racine, *Plaideurs*, vers 22.)

2. *Grand'chose* devrait s'écrire sans apostrophe, comme *grand mère*, *grand route*, *grand messe*. Ces adjectifs français, dérivés d'adjectifs latins qui avaient une forme unique pour le masculin et le féminin (*grandis*, *regalis*), ne marquèrent pas leur féminin, dans notre vieille langue, par la présence d'un *e* muet. *Lettres royales*, dans les *Plaideurs*, de Racine (vers 226), la *grand bande*, dans le *Tartuffe* (vers 665), *grand'chose*, ici sont des traces de cette ancienne coutume. — Voyez les vers 394 et 746.

PHILINTE

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui riroit¹.

PHILINTE

Mais cette rectitude

205

Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où² vous vous renfermez,

1. Non, car les rieurs auraient raison, puisque Alceste semble chercher moins la satisfaction de sa conscience que celle de sa colère contre le genre humain ; il voudrait perdre son procès, non parce qu'il croit sa cause mauvaise, mais pour la *beauté du fait*. A ce sujet, écoutons La Harpe. « On pourrait dire à Alceste : Sans doute il vaudrait mieux que la justice seule pût tout faire ; mais d'abord, ce qui est permis à votre partie ne vous est pas défendu ; et, si vous opposez à l'usage la morale rigide, je vais vous convaincre qu'elle est d'accord avec la démarche que je vous conseille. Ne conviendrez-vous pas qu'il vaut encore mieux empêcher une injustice, quand on le peut, que d'avoir le plaisir de perdre son procès ? Eh bien ! d'après ce principe, que vous ne pouvez pas nier, vous avez tort de vous refuser à ce qu'on vous demande. Car, sans révoquer en doute l'équité de vos juges, n'est-il pas très possible qu'on leur ait montré l'affaire sous un faux jour, que votre rapporteur n'ait pas fait assez d'attention à des pièces probantes ? Faites parler la vérité, et vous pourrez prévenir un arrêt injuste. c'est-à-dire une mauvaise action, un scandale, un mal réel. Que pourrait opposer à ce raisonnement un homme sans passion et sans humeur ? Rien. » — Malheureusement, Alceste a de l'humeur et de la passion, et voilà pourquoi nous rions de ses boutades, tout en respectant son caractère et sa loyauté.

2. Où est ici un pronom adverbial et tient la place de *dans laquelle*. Ainsi, dans Racine :

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.

(*Andromaque*, vers 927.)

Il serait facile de multiplier les exemples de cette manière de parler, très usitée au dix-septième siècle ; où est beaucoup plus vif et tout aussi clair que les lourdes locutions par lesquelles on l'a remplacé.

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
 Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
 Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble, 210
 Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
 Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
 Et ce qui me surprend encore davantage,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage ¹.
 La sincère Éliante a du penchant pour vous, 215
 La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :
 Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
 Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse ²,
 De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
 Semble ³ si fort donner dans les mœurs d'à présent. 220
 D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
 Ne les voyez-vous pas ? ou les excusez-vous ?

ALCESTE

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve 225

1. Ce choix n'a rien d'étrange ; il est tout à fait dans la nature et c'est un trait de génie que d'avoir fait Alceste amoureux d'une coquette ; c'est par là, dit Auger, que le poète oppose dramatiquement la passion au caractère et les met aux prises l'une avec l'autre. — Remarquez avec quelle aisance *l'exposition* de la pièce se continue : nous apprenons vite, sans que l'auteur paraisse prendre soin de nous instruire, tout ce que nous devons savoir.

2. Expression heureuse et qui caractérise admirablement Célimène : elle enchaîne son farouche adorateur et elle l'amuse, c'est-à-dire le *leurre* par l'espérance, obtient des délais et des retards. — *Retard* était en effet un des sens du mot *amusement* :

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement.

(*Tartuffe*, vers 215.)

Le moindre amusement nous peut être fatal.

(*Id.*, *ibid.*, vers 1818.)

3. *Semble* et non *semblent*, dans tous les textes, sauf celui de 1773.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve¹,
 Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
 Le premier à les voir, comme à les condamner.
 Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire : 230
 J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer²;
 Sa grâce est la plus forte, et sans doute ma flamme
 De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu. 235
 Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE

Oui, parbleu !
 Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE

Mais si son amitié pour vous se fait paroître³,
 D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui⁴ ?

1. *Treuve* est une forme archaïque; les verbes ayant à l'infinitif la diphthongue *ou* la changeaient primitivement en *eu* à l'indicatif présent *pouvoir*, je *peux*; *mouvoir*, je *meus*.

Dans les citrouilles je la *treuve*.

(*La Fontaine*, liv. IX, fable 4.)

2. *Odi et amo : quare id faciam fortasse requiris ;
 Nescio : sed fieri sentio, et excrucior.*

(Catulle.)

3. Une amitié paraît et ne se fait point paraître, dit Voltaire. — Voltaire a tort; au dix-septième siècle, on disait fort bien *se faire paraître* pour *se montrer*, *se manifester*.

Mais ma discrétion *se* veut faire paraître.

(*Tartuffe*, vers 1014.)

« Il y a si peu de personnes à qui Dieu *se* fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit profiter de ces occasions. » (Pascal.)

4. *Ennui* (au sing. et au plur.) s'emploie dans le sens de *peine*, *cha-*

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui, 240
 Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
 Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
 La ¹ cousine Éliante auroit tous mes soupirs;
 Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère, 245
 Et ce choix plus conforme ² étoit mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;
 Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
 Pourroit....

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
 Éliante est sortie, et Célimène aussi ;

grin, mécontentement. C'est un terme noble fort usité en poésie et que l'on trouve, dans cette acception, même en prose :

Quel triomphe pour lui
 De voir mon infortune égaler son ennui !

(Racine, *Andromaque*, vers 396.)

1. VAR. Sa cousine Éliante (édit. de 1682 et 1734).

2. Plus conforme à votre caractère et à vos goûts, mieux assorti.

Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
 J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable¹,
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
 Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis 255
 Dans un ardent désir d'être de vos amis².
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
 N'est pas assurément pour³ être rejeté. 260
 C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(En cet endroit Alceste paroît tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

ALCESTE

A moi, Monsieur?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE

Non pas; mais la surprise est fort grande pour moi,
 Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois⁴.

1. Acception assez rare : *sincère, qui dit la vérité*.

2. L'estime qu'on a pour une personne ne met pas dans un ardent désir d'être de ses amis; elle donne ce désir, elle le fait naître, elle l'inspire. (Auger.)

Molière dit dans *l'Avaré* : « Le trouble où cette nouvelle m'a mis » (acte II, sc. 1).

3. Voyez la note au vers 60. — On a cru voir dans Oronte le duc de Saint-Aignan, qui faisait des vers en effet, et s'était, paraît-il, querellé avec un autre seigneur pour un sonnet. — Le duc de Saint-Aignan, à qui Racine avait dédié sa *Thébaïde*, était le protecteur des lettres et l'ami du roi : il nous semble peu vraisemblable que Molière ait eu l'intention de le tourner en ridicule.

4. Aujourd'hui, les verbes de la deuxième, de la troisième et de la quatrième conjugaison ont une s à la première personne du singulier de l'indicatif présent : cette lettre s'est introduite par analogie avec la deuxième

ORONTE

L'estime où ¹ je vous tiens ne doit point vous surprendre 265
Et de tout l'univers vous la ² pouvez prétendre.

ALCESTE

Monsieur....

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous³.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable. 270

ALCESTE

Monsieur⁴....

personne dès la seconde moitié du dix-septième siècle. Molière a conservé ici l'usage de l'ancienne langue et il ne faut pas voir dans l'absence d'*s* à *reçois* une licence poétique (*recipio* n'avait pas d'*s*, *recipis* en avait une). — Les exemples de cette manière d'écrire sont innombrables dans Racine, Corneille et tous les auteurs de ce temps.

1. Voyez la note au vers 207. — Nous ne reviendrons plus sur cet emploi bien connu de *où*.

2. Nous n'employons *prétendre* activement qu'en lui donnant un infinitif pour régime. Au dix-septième siècle, on le construisait fort bien avec un nom pour complément direct :

Et moi, je ne *prétends* que la mort d'un parjure.

(Racine, *Andromaque*, 1481.)

3. Oronte ne craint pas d'exagérer les éloges : à charge de revanche.

4. Ces *Monsieur* sont fort plaisants ; ils sont le commencement d'une protestation un peu timide (Alceste est embarrassé pour appliquer ses principes) et que la politesse verbeuse d'Oronte ne laisse pas développer.

ORONTE

Sois-je du ciel écrasé, si je mens !
 Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
 Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
 Et qu'en votre amitié je vous demande place.
 Touchez là, s'il vous plait. Vous me la promettez, 275
 Votre amitié ?

ALCESTE

Monsieur....

ORONTE

Quoi ? vous y résistez ?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me ¹ voulez faire ;
 Mais l'amitié demande un peu plus de mystère ²,
 Et c'est assurément en profaner le nom
 Que de vouloir le mettre à toute occasion ³. 280
 Avec lumière et choix cette union veut naître ;
 Avant que ⁴ nous lier, il faut nous mieux connaître ;

1. Lorsqu'un verbe gouverne un infinitif accompagné d'un pronom régime (direct et même indirect), il est d'usage au dix-septième siècle de placer ce régime *avant* le verbe duquel dépend l'infinitif.

2. *Mystère*, chose dont on ne parle pas à tout le monde, à laquelle on attache une grande importance :

Du nom de philosophe elle fait grand mystère.

(Femmes savantes.)

3. Mettre a ici le sens d'*employer*.

4. Nous disons aujourd'hui *avant que* de et plus souvent encore *avant de*... *Avant que* suivi de l'infinitif était un tour fréquent au seizième et au dix-septième siècle :

....*Avant que* partir, je me ferai justice.

(Racine, *Nithridate*, 987.)

..... qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de voire porte.

(*Tartuffe*, vers 11780.)

Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu ¹ ! c'est là-dessus parler en homme sage, 285
Et je vous en estime encore davantage ² :
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux,
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ; 290
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi !
Le plus honnêtement du monde avecque ³ moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières ;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud, 295
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose ⁴ ;
Veuillez m'en dispenser.

1. *Parbleu, morbleu, tétébleu*, sont des expressions cavalières, fort à la mode parmi les seigneurs de la cour ; elles n'ont rien de grossier et ne marquent ni la colère ni même l'impatience.

2. Peu importe à Oronte au fond ; que le *misanthrope* prenne la chose comme il le voudra ; tout ce que demande le poète, c'est qu'Alceste le loue.

3. *Avecque* figure de grammaire appelée *paragoge* et peu usitée aujourd'hui. — Que de fatuité dans l'apparente modestie avec laquelle Oronte parle des bontés du roi pour lui !

4. *Mal* placé ainsi devant l'adjectif équivaut à une négation :

Si ce front est *mal propre* à m'acquérir le vôtre (votre cœur).

(Corneille, *Nicomède*, 123.)

C'est-à-dire « si ce front n'est nullement propre à.... »

Racine dit de même en prose : « On prétend qu'il est mort *mal content* »
(*Notes hist.*)

ORONTE

Pourquoi ?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut ¹. 300

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous ² pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien ³.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien ⁴.

ORONTE

Sonnet.... C'est un sonnet. L'espoir.... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(A toutes ces interruptions il regarde Alceste.)

1. La raison qu'il invoque est très maladroitement choisie; elle déterminera Oronte à insister davantage.

2. *Anacoluthes*; m'exposant équivalait à *lorsque je m'expose, c'est-à-dire lorsque je me livre*. — *Pour me parler ... pour que vous me parliez*.

3. Rien n'est pas par lui-même un terme négatif; il vient du latin *rem* et signifie proprement *quelque chose*:

On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie.

(Racine, *Plaideurs*, v. 472.)

Il en est de même de *personne* (une personne), *aucun* (quelqu'un), *guère* (beaucoup); ces mots ne prennent la force négative que grâce à l'adjonction de *ne*, qui est la seule vraie négation.

4. Il semble qu'Alceste tombe en garde.

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir.... Je ne sais si le style
 Pourra vous en paroître assez net et facile,
 Et si du choix des mots vous vous contenterez¹.

310

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
 Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire².

ORONTE

L'espoir, il est vrai, nous soulage
*Et nous berce un temps notre ennui*³;

315

1. Toutes ces précautions d'un auteur qui veut entourer son œuvre des circonstances favorables sont dans la nature et la vérité même.

2. Du Lorens, dont plusieurs vers peuvent être rapprochés de quelques passages du *Tartuffe*, a dit dans sa *Satire XVIII* (2^e édition, 1646, p. 137) :

On ne demande point, lorsqu'on voit un tableau,
 Qui donne dans la vue et que l'on trouve beau,
 Quel temps l'excellent peintre aurait mis à le faire,
 Étant vrai que cela ne fait rien à l'affaire.

(Note de l'édition des *Grands écrivains*.)

3. On dit fort bien *bercer* quelqu'un d'espoir, par exemple :

Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce.

(Boileau, *Sat.* XV, vers 25.)

Bercer l'ennui (c'est-à-dire *le chagrin*) de quelqu'un, nous semble sous simplement une hardiesse que la poésie ne répudie pas.

*Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!*

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau ¹.

ALCESTE

Quoi? vous avez le front de trouver cela beau ²? 320

ORONTE

*Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas ³ mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.*

PHILINTE

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises! 325

ALCESTE, bas.

Morbleu ⁴! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.*

1. Ce « petit morceau » n'a rien de plus mauvais que tant d'autres sonnets, sauf le dernier vers qui est un peu vague.

2. Alceste dit cela bas à Philinte.

3. VAR. Et ne pas vous... (1734). — Co *mettre en dépense* est bien recherché! Termes trop *galants*, pour parler comme Philinte; on comprend qu'Alceste commence à s'impatienter. — Remarquez que les deux quatrains ne sont pas sur les mêmes rimes.

4. VAR. Hé quoi! vil complaisant... (1682, 1734).

Le *vil complaisant* n'est-il pas bien fort et peu poli? Alceste est de mauvaise humeur, d'abord parce qu'il entend louer de méchants vers. — ensuite peut-être parce qu'il est déjà embarrassé de la critique qu'il devra en faire.

Vos soins ne m'en peuvent distraire : 330
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours¹.

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

1. Lorsqu'on *espère toujours*, c'est-à-dire, lorsqu'on *n'a que l'espoir* et que *rien ne marche après lui*, on finit par *désespérer*. — Ronsard avait déjà défini l'amour :

Un désespoir où toujours on espère,
 Un espérer où l'on se désespère.

Et Corneille avait fait dire à l'*Infante* du *Cid*, avec un jeu de mots analogue :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

(*Cid*, vers 135.)

Enfin, en remontant plus haut, on trouve dans le *Roman de la Rose* :

C'est paor toute asseurée,
 Espérance désespérée....

Et, si l'on veut feuilleter les auteurs étrangers, on rencontre une pointe semblable dans un drame espagnol, *El Burlador de Sevilla*, le Trompeur de Séville (ancêtre du don Juan de Molière), par Tirso de Molina (1620). — Le marquis de la Mota y chante une sérénade et la termine par ces deux vers :

El que un ben gozar espera
 Quanto espera desespera.

« Celui qui espère jouir d'un bien désespère tout le temps qu'il espère. »

Ces rapprochements ne manquent pas d'intérêt, mais nous ne pensons pas que Molière ait songé à imiter personne. Il a voulu simplement offrir à la critique d'*Alceste* un sonnet dans le goût du jour et il l'a terminé par une *pointe*. L'idée que l'espoir donné par une belle coquette — par Célime — peut-être — ne pouvait pas toujours suffire à un amant, était naturelle; or, dans toute la pièce, les sentiments paraissent sincères; c'est l'expression qui est recherchée, prétentieuse et fausse. Molière a donc pu trouver, sans l'emprunter à ses devanciers, la chute de son sonnet. — Une tradition accueillie par Auger suppose que l'auteur du *Misanthrope* a enchaîné malicieusement dans cette scène une œuvre inédite de Benserade, et que celui-ci n'osa plus l'avouer après l'avoir vue livrée aux risées du public. Cette version ne repose sur aucun témoignage solide.

ALCESTE, *bas* ¹.

La peste de ta chute ! Empoisonneur au diable,
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

335

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE

Morbleu !....

ORONTE

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point ².

ALCESTE, *bas* ³.

Et que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

340

1. L'édition de 1734 porte cette indication : *bas à part*. En effet, c'est à lui-même que parle Alceste ; il exprime son mécontentement comme il peut, voire par un jeu de mots ; la colère n'y regarde pas de si près. — Remarquez les ellipses : La peste soit de ta chute ! Empoisonneur digne d'aller au diable. (Ce tour revient au vers 1473.)

2. Philinte était peut-être sincère. On sait que le sonnet fut bien accueilli au premier abord et qu'on le trouva excellent dans la salle, jusqu'au moment où Molière eut donné au public, par l'intermédiaire d'Alceste, une hardie leçon de bon goût.

3. Notez toujours l'indication fournie par l'édition de 1734 : *bas à part*.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
 Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte¹.
 Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
 Je disois, en voyant des vers de sa façon,
 Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
 Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
 Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements²
 Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
 Et que, par la chaleur³ de montrer ses ouvrages,
 On s'expose à jouer de mauvais personnages. 350

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
 Que j'ai tort de vouloir.... ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela;
 Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme⁴,

1. Alceste ici est doublement comique. En premier lieu, il n'est pas fidèle à ses principes : après avoir affirmé qu'il dirait à tout venant tout ce qu'il pensait de lui, le voici qui hésite, qui prend des détours afin de ménager les gens ; — en second lieu, il croit user de précautions bien ingénieuses, et c'est à peine s'il dissimule la vérité sous le voile le plus transparent.

2. Que s'ils tiennent la bride à leur impatience.

(Malherbe, *Poésies*, XVIII.)

Comparez cet emploi analogue du verbe *brider* dans *Don Juan* (acte I sc. 1) : « La crainte *bride* mes sentiments » (*Les Grands écrivains*, note des éditeurs.)

3. « De véritables gens de bien... qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel »

(Préface du *Tartuffe*.)

On le voit, *chaleur* a le sens de *désir ardent*, *zèle*.

4. *Assommer*, au propre, frapper d'un coup violent, étourdir :

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire

Un *assommant* éclat de mon juste courroux.

(*Amphitryon*, 450-451.)

Qu'il ne faut que ce foible à¹ décrier un homme,
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

355

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?²

ALCESTE

Je ne dis pas cela³; mais pour ne point écrire,

Au figuré, étonner et affliger tout à la fois :

« La mort de M. du Mans m'a assommée. »

(M^{me} de Sévigné.)

Je n'en puis revenir et tout ceci m'assomme.

(Tartuffe, 1530)

1. A dans le sens de *pour* était très usité au dix-septième siècle :

(Dieu) me donne à votre exemple à me fortifier.

(Corneille, *Polyeucte*, vers 704.)

Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.

(Racine, *Andromaque*, vers 596.)

« Je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services.... » (*L'Avare*, acte IV, sc. 1.)

2. Oronte ne perd pas de vue son sonnet et il n'a garde de se méprendre aux généralités dans lesquelles Alceste cherche à se réfugier.

3. « Voilà une de ces répétitions dont Molière a tiré un si grand parti, et qui sont justement comptées parmi ses traits les plus comiques. Ici, *je ne dis pas cela*; dans *Tartuffe* : *le pauvre homme*; Le *sans dot* de *L'Avare*; le *que diable allait-il faire dans cette galère*? des *Fourberies de Scapin*, sont d'admirables mots dont Molière semble avoir emporté le secret avec lui. Le seul Regnard, dans *le Légataire*, a trouvé un mot digne d'être placé à côté de ceux-là : *c'est votre léthargie*. »

(Auger.)

J.-J. Rousseau reproche à Alceste de faire un mensonge chaque fois qu'il reprend ce fameux *je ne dis pas cela*. — La Harpe voit mieux la vérité : « Chaque fois, écrit-il, qu'Alceste répète *je ne dis pas cela*, il dit en effet tout ce qu'on peut dire de plus dur, en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit en faire le sacrifice. »

Je lui mettois aux yeux¹ comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens². 360

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerois-je ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela ; mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre³ vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre, 365
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre⁴.
Croyez-moi, résistez à vos tentations⁵,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme⁶, 370
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur⁷ ;
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

1. Vous devriez leur mettre un bon exemple *aux yeux*.

(*Tartuffe*, vers 27.)

Nous dirions p'utôt aujourd'hui *sous les yeux*.

2. *Honnête homme* a, au dix-septième siècle, un sens fort étendu, il s'applique non seulement à l'homme *honorable*, mais à celui dont les mœurs sont polies, l'esprit cultivé, qui est d'un commerce agréable, qui évite le ridicule.

3. *Diantre*, euphémisme fort usité pour *diable*.

4. Alceste a raison : il faut être indulgent pour ceux qui trouvent dans la profession d'un art quelconque un moyen d'existence ; il faut juger sévèrement ceux qui n'y cherchent qu'une satisfaction d'amour-propre. — Horace exigeait que les friandises et les pâtisseries servies dans un repas fussent exquis parce qu'on *pouvait s'en passer... poterat quia duci cœna sine istis*. Molière est du même avis en ce qui concerne les auteurs.

5. VAR. Résistez à vos intentions (1682-1697-1710-1830-1833).

6. Voyez la note au vers 360. — Auger remarque que l'on dit *à la cour* et non *dans la cour*.

7. Molière a évidemment eu sous les yeux une lettre écrite à Chapelain par Balzac, le 23 novembre 1637, au sujet d'un homme de qualité qui fai-

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet ?.... 375

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet ¹.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles ².

sait des livres. « Celui dont me parle votre lettre est de ceux dont j'estime plus la personne que les livres, et quand j'ai dessein de le trouver beau, je ne le regarde pas de ce côté-là. » (*On voit que Balzac ne faisait pas comme la plupart des hommes qui regardent les gens par leurs méchants côtés.*) « Est-il possible qu'un homme qui n'a pas appris l'art d'écrire, et à qui il n'a point été fait de commandement de par le roi, et sur peine de la vie, de faire des livres, veuille quitter son rang d'honnête homme qu'il tient dans le monde, pour aller prendre celui d'impertinent et de ridicule parmi les docteurs et les écoliers ? »

1. Il est impossible de voir ici une grossière équivoque; elle serait déplacée dans une telle pièce, ne conviendrait pas à un homme bien élevé comme Alceste et ne permettrait pas à Oronte de poursuivre l'entretien après avoir reçu une aussi violente injure.

Cabinet désignait un meuble à tiroirs. Mettre un sonnet au cabinet, c'est le serrer, le cacher, le garder dans ses cartons, comme nous dirions aujourd'hui.

Depuis le seizième siècle jusqu'à Voltaire, on trouve cabinet pris dans l'acception que lui a donnée Molière:

Les dames cependant se fondent en délices,
Lisant leurs beaux écrits, et de jour et de nuit,
Les ont au cabinet sous le chevet du lit.

(Regnier, *Sat.* II, vers 168-170.)

Allez au cabinet me quérir un mouchoir.

(Corneille, *la Suivante*, vers 435.)

. . . Ces cabinets où Martin
A surpassé l'art de la Chine.

(Voltaire, *épître* 34.)

2. Le naturel est donc la première qualité que réclame le goût sévère d'Alceste.

Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui ?*
 Et que *Rien ne marche après lui ?* 380
 Que *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir ?
 Et que *Phillis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité, 385
 Sort du bon caractère et de la vérité :
 Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature ¹.
 Le méchant goût du siècle, en cela, me fait peur.
 Nos pères, tous grossiers ², l'avoient beaucoup meilleur, 390
 Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
 Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le Roi m'avoit donne
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter 395
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gué³ !
J'aime mieux ma mie⁴. » 400

1. La *nature* est aux yeux de Molière le seul guide sûr, le seul modèle à imiter. C'est la théorie de Boileau, de Fénelon et de tout le dix-septième siècle.

2. Remarquez l'orthographe de *tous*; nous écrivions aujourd'hui *tout*; « tout grossiers » qu'ils étaient. — Ainsi, au vers 1113 on trouvera :
 Oui; *toute* mon amie (c'est-à-dire *toute mon amie* qu'elle est).

3. VAR. *Oh gay !* (édition de 1734). — Ces deux mots, par eux-mêmes dépourvus de sens, nous paraissent une énergique et joyeuse exclamation, servant simplement à affirmer la pensée.

4. D'après une légende vendômoise, Antoine de Bourbon, père de Henri IV, possédait sur les bords du Loir, près de Vendôme, un château où il venait parfois en joyeuse compagnie et qu'il appelait *Bonne-Aventure*. On y improvisait, au milieu des fêtes, des chansons légères, et Ronsard en avait composé une qui se terminait par ces deux vers, seuls parvenus jusqu'à nous :

La bonne aventure au gué,
 La bonne aventure

La rime n'est pas riche ¹, et le style en est vieux :
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
 Que ces colifichets ² dont le bon sens murmure ³,
 Et que la passion parle là toute pure ?

Si le Roi m'avait donné 405
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris, 410
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
 Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
 J'estime plus cela que la pompe fleurie 415
 De tous ces faux brillants ⁴, où chacun se récrie .

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;

Ce refrain a depuis été adapté à un grand nombre de couplets, et Molière en a tiré :

J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie,

— si toutefois Molière a écrit cette chanson ; nous croirions plutôt qu'il l'a empruntée au répertoire populaire.

1. Il n'y a même pas de rimes, mais de simples assonances.

2. *Colifichet*, gâteau de pâte légère que l'on donne aux oiseaux ; de là, objet sans consistance et sans valeur, ornement frivole.

3. Nous avons déjà remarqué plus haut (voyez la note au vers 132) des hardiesses de style analogues.

4. *Faux brillants* : Alceste n'aime que la vérité et la nature. Cette épithète tombe lourdement sur Oronte qui commence à perdre patience, c'est sans doute pour l'apaiser et pour éviter une querelle imminente que Philinte riant.

Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres. 420

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ¹ ?

ALCESTE

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE

Je me passerai bien ² que vous les approuviez 425

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière

1. Argument *ad hominem* qui ne prouve rien et qu'Alceste réfute avec esprit ; cependant, si le misanthrope ne poursuivait que la vérité, il ne se laisserait pas entraîner plus loin ; mais il s'engage, piqué au jeu, sur le terrain où l'amène Oronte : tout le dialogue qui suit, comme le remarque fort justement La Harpe, n'est qu'un combat où l'amour-propre du censeur lutte contre l'amour-propre du poète.

2. VAR. Je me passerai fort (1682-1734).

ALCESTE

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderois de les montrer aux gens. 430

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance....¹.

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un ² peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi ! mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre-deux.

Eh ! Messieurs, c'en est trop : laissez cela, de grâce. 435

1 A bout de raisons, blessé à chaque instant par les vives ripostes d'Alceste, Oronte a recours à la violence : c'est la marche ordinaire que suivent les discussions auxquelles se mêle un intérêt personnel. Si Alceste était un sage, il l'aurait compris et se serait arrêté à temps ; mais Alceste n'est pas *un sage* et voilà pourquoi nous rions de lui sans rire de la vertu.

2. Ainsi dans le *Tartuffe*, vers 1115 :

Ingrat ! — Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux....

et dans les *Plaideurs* de Racine, vers 614 :

Condamnez-le à l'amende ; ou s'il le casse au fouet.

Cette licence n'est guère admissible que dans la comédie. — Racine ? cependant élimé le même dans un vers tragique :

Attendez-le plutôt et voyez-le en ces lieux.

(*Thébaïde*, vers 180, édition de 1664.)

Voyez plus bas le vers 748.

ORONTE

Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur¹.

ALCESTE

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Hé bien ! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

440

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais....

ALCESTE

Plus de société.

PHILINTE

C'est trop....

ALCESTE

Laissez-moi là.

1. Expression ironique ou plutôt, ici, sorte d'*antiphrase*.

PHILINTE

Si je....

ALCESTE

Point de langage ¹.

PHILINTE

Mais quoi...

ALCESTE

Je n'entends rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore?

PHILINTE

On outrage....

ALCESTE

Ah, parbleu! c'en est trop; ne suivez point mes pas. 445

PHILINTE

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas ².

1. C'est-à-dire, *je ne veux point de langage, d'explication.*

2. Nous avons reconnu dans le cours de cet acte les défauts de Philinte. Reconnaissons aussi ses qualités; c'est un homme doux et prudent; il a l'esprit bien fait, ne se blesse jamais des rebuffades d'Alceste, et reste pour lui un ami dévoué; même repoussé brutalement par le misanthrope, il le suit et se garde bien de l'abandonner à sa mauvaise humeur.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE

Madame, voulez-vous que je vous parle net ¹ ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble ²,
Et je sens qu'il faudra que nous rompons ensemble. 450
Oui, je vous tromperois de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi ³, 455
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

1. Voyez plus haut, vers 431, un tour analogue. « Vous me parlez bien ferme.... » — Remarquez aussi que l'auteur manque ici, après la suspension de l'entr'acte, à la règle de l'alternance des rimes (l'acte I^{er} se termine sur deux rimes masculines).

2. On dit plutôt dans ce sens *s'amasse*.

3. Voyez la note au vers 261.

ALCESTE

Je ne querelle point; mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants¹ qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder. 460

CÉLIMÈNE

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre, 465
Mais un cœur² à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et sa douceur offerte à qui³ vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes. 470
Le trop riant espoir que vous leur présentez

1. *Amants*, prétendants; *maîtresse*, femme que l'on aime et que l'on recherche en mariage; — ces mots se prennent constamment ainsi en bonne part chez tous les auteurs du dix-septième siècle. — Alceste est donc d'une sévère franchise avec Célimène, mais il ne va pas jusqu'à l'insulte, comme on le lui a reproché.

2. On ne dit pas sans doute *prendre un cœur*; mais Alceste relève la plaisanterie de Célimène et saisit naturellement au passage le terme même qu'elle emploie. Nous l'avons déjà dit (note au vers 335), la colère n'a pas les scrupules du bon goût; elle se sert du premier mot venu, comme, pour frapper, de la première arme qu'elle rencontre.

3. L'ellipse de l'antécédent donne beaucoup de vivacité à l'expression :

A qui venge son père il n'est rien d'impossible.

(Corneille, *le Cid*.)

Ce tour est très fréquent chez nos meilleurs auteurs.

Attache autour de vous leurs assiduités;
 Et votre complaisance un peu moins étendue
 De tant de soupirants chasseroit la cohue ¹.
 Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort 471
 Votre Clitandre a l'heur ² de vous plaire si fort?
 Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
 Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
 Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
 Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ? 480
 Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
 Au mérite éclatant de sa perruque blonde ³?
 Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
 L'amas de ses rubans ⁵ a-t-il su vous charmer?
 Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave ⁶ 485

1. Le mot est un peu brutal ; Alceste s'exaspère, nous l'avons déjà observé, au son de ses propres paroles : c'est un de ses défauts.

2. *Votre* est méprisant. — Quant au mot *heur*, la Bruyère nous renseigne : « *Heur* se mettait où *bonheur* ne saurait entrer ; il a fait *heureux* qui est si français, et il a cessé de l'être. » (La Bruyère, *Caractères*.)

3. Clitandre suivait en cela la mode adoptée par tous les élégants ; un érudit suppose que cet *ongle long* « servait à gratter aux portes, usage poli qui avait remplacé celui de frapper ». — On aurait pu gratter avec un ongle court : c'était la mode ; cette explication suffit.

4. Les perruques étaient un ajustement considéré comme nécessaire et les seigneurs auraient rougi de *porter des cheveux de leur cru*, de ces cheveux qui ne coûtent rien. (Voy. *l'Avare*, acte I, scène v.)

Canons, « ornement de drap, de serge ou de soie, qu'on attachait au bas de la culotte, froncé et embelli de rubans faisant comme le haut d'un bas fort large. » (Littré.) Les élégants affectaient de porter des canons d'une ampleur démesurée. Mascarille, dans *les Précieuses ridicules*, (scène IX), se vante que les siens « ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait ».

5. « Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête. » (*l'Avare*, acte I, scène v.)

6. « *Rhingrave*, culotte ou haut-de-chausse fort ample, attachée aux bas avec plusieurs rubans, dont un rhingrave ou prince allemand (*comte du Rhin*) a amené la mode en France il y a quelque temps. » (*Dictionnaire de Furetière* publié en 1690.) — Le prince dont il s'agit était le seigneur

Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ¹ ?
 Ou sa façon de rire et son ton de fausset
 Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
 Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage, 490
 Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
 Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
 Et ne ménagez point un rival qui m'offense ².

CÉLIMÈNE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux. 495

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir ³ votre âme effarouchée,
 Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;

de Neuville, Frédéric, gouverneur de Maestricht ; il venait souvent en France où sa femme possédait de grandes propriétés et son fils aîné menait à Paris une vie fort élégante.

1. « Tu fais le gentilhomme ! » dit Dandin à son fils (*les Plaideurs*, vers 90). — « Je ferai le vengeur des intérêts du ciel, » s'écrie Dom Juan (acte V, scène II). — *Faire* nous semble, dans cette acception, emprunté au vocabulaire du théâtre : *faire tel rôle*, le jouer ; prendre le rôle de, se donner pour... feindre d'être...

2. Le sincère Alceste juge du cœur des autres par le sien ; il est certain que Célimène agirait avec cette *constance* si elle aimait Alceste comme elle est aimée de lui.

3. Expression fort juste : Alceste paraît toujours hors de lui ; il n'est jamais de sens *raassis*.

Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

500

ALCESTE

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé¹?

CÉLIMÈNE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire².

505

ALCESTE

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Là vous me traitez de gentille personne.

510

1. VAR. Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé?
(1675-1682-1773.)

L'édition originale est la seule qui porte à préposition. — Mais, dans les autres, l'omission de l'accent n'est-elle pas simplement une négligence de l'imprimeur?

2. *Anacoluthé*... « ayant pris »... puisque j'ai pris. — Le changement de tour rend la phrase plus vive sans rien lui enlever de sa clarté.

Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci ¹,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même.
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu ! faut-il que je vous aime ?
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur, 515
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi ². 520

CÉLIMÈNE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde ³.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se ⁴ peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais ⁵.

1. Corneille emploie souvent *ôter* dans ce sens :

... *Ote-moi d'un doute.*

(*Cid*, vers 397.)

2. Alceste est touchant dans la naïveté de sa douleur : il sent sa faiblesse et l'avoue ; cette âme énergique et fière, vaincue par l'amour, est digne de pitié.

3. *Sans seconde*, expression fréquente à cette époque, signifie « sans pareille ». — Les Latins employaient *alter* dans un sens analogue, sens de superlatif : *quo pulchrior alter non fuit* (Virg.). *Quo major arbiter non est* (Hor.).

4. Voyez ci-dessus la note au vers 277.

5. Pour cet emploi du verbe *faire* remplaçant un autre verbe, voyez la note au vers 92.

CÉLIMÈNE

En effet, la méthode en est toute nouvelle, 525
 Car vous aimez les gens pour leur faire querelle¹;
 Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
 Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur².

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin³ ne passe ;
 A tous nos démêlés coupons chemin⁴, de grâce, 530
 Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter⁵....

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE

CÉLIMÈNE

Qu'est-ce ?

1. Tout à fait dans le sens du mot *querela*, plainte, reproche.

2. VAR... un *amant* si grondeur (1674-1682-1734); notre texte nous semble beaucoup plus piquant. — Célimène est d'un esprit singulièrement f et délié.

3. *Chagrin*, c'est-à-dire *mécontentement*, *colère* :

Je ris des noirs chagrins où je vous envisage,

4. Expression peu usitée ; on dit *couper court*.

5. « En prose, on dirait *voyons à arrêter*, dit Auger. La préposition *à* est incommode en vers... » Malherbe, même en prose, a plusieurs fois employé ainsi la préposition *de* après *voir* : « Je verrai, si je puis, de ne donner point à un ingrat. » (Traduct. du *Traité des bienfaits* de Sénèque, tome II, p. 420.) Dans *les Femmes savantes*, *voir* est suivi de *a* (acte II, scène IV) :

Parlons à votre femme et voyons à la rendre
 Favorable.

(*Les Grands écrivains*, note des éditeurs.)

BASQUE

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE

Hé bien ! faites monter.

ALCESTE

Quoi ? l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous ¹, 535
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMÈNE

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE

Vous avez des regards ² qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner. 540

1. Un seul moment *entre* tous.

2. Les éditions de 1682 et 1734 portent : « vous avez des *égards*. » — Le mot du texte original doit être maintenu, disent à ce sujet les éditeurs du *Misanthrope* dans la collection des *Grands écrivains de la France*. « *Regards* a sans doute ici à peu près le même sens qu'*égards*, comme il a la même étymologie. *Égards* cependant, qui équivaut si souvent à *ménagements*, *déférence*, répondrait peut-être moins nettement à l'idée (qui est bien dans la pensée d'Alceste) d'*attention intéressée à toutes choses*, de *vues*, de *précautions* (vers 551.) Calvin a fait de *regard* un emploi bien analogue dans cette phrase citée par M. Littré (*Institution de la religion chrétienne*, liv. II, vers la fin du ch. XI) : « Le médecin répondra qu'il a toujours une même règle, mais qu'il a regard à l'âge, » qu'il ne perd pas l'âge de vue, qu'il tient compte de l'âge, qu'il prend l'âge en considération. »

ALCESTE

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte... ?

CÉLIMÈNE

Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe ;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans ¹ la cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ; 545
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs ².

ALCESTE

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ; 550
Et les précautions de votre jugement....

SCÈNE III

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE

BASQUE

Voiçi Clitandre encor, Madame.

ALCESTE. Il témoigne s'en vouloir aller

Justement.

CÉLIMÈNE

Où courez-vous ³ ?

1. Voyez la note au vers 370.

2. Célimène emploie à propos le terme familier, soit pour donner à son langage plus de piquant, soit, comme ici, pour exprimer le dédain.

3. Alceste ne s'en va pas ; il court. Ce n'est donc pas une sortie,

ALCESTE

Je sors.

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Je ne puis.

CÉLIMÈNE

Je le veux.

ALCESTE

Point d'affaire.

555

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essayer¹.

CÉLIMÈNE

Je le veux, je le veux.

ALCESTE

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE

Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible.

comme on dit au théâtre; c'est un mouvement de colère qui ne saurait durer.

1. Terme fort énergique; voyez ci-après les vers 576 et 1008.

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE,
CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE

Voici les deux marquis qui montent avec nous :
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMÈNE

Oui. Des sièges pour tous ¹. 560

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti ² ?

ALCESTE

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous ³.

ALCESTE

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

1. L'édition de 1734 porte cette indication : *Basque donne des sièges et sort.*

2. E le savait bien qu'Alceste ne sortirait pas, surtout depuis qu'elle avait affecté de ne plus le retenir.

3. Alceste, dans tout le cours de la pièce, ne cesse de réclamer cette explication ; c'est le sujet qui le ramène toujours dans le salon de Célimène. Or la coquette, dont le seul désir est de se voir entourée d'adorateurs et dont chacun se croit préféré, a tout intérêt à ne pas se prononcer ; elle se tait et ne veut choisir personne, afin de conserver tout le monde. — On sent combien l'insistance d'Alceste doit l'importuner.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah !

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

Vous vous moquez, je pense. 565

ALCESTE

Non ; mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu¹ ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé²,
Madame, a bien paru ridicule achevé³.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ? 570

1. Clitandre, d'après ceux qui s'obstinent à voir des portraits dans tous les personnages du *Misanthrope*, serait le comte de Guiche, et Acaste, le duc de Lauzun. — Le marquis prodigue les *parbleu* ; nous avons déjà remarqué que c'était là une habitude de grand seigneur.

2. C'est-à-dire à la réception du roi, après son *levé* ; on était très fier d'être admis dans la chambre de Louis XIV après qu'il était sorti du lit, ou avant qu'il y entrât (*au couché*). — On écrit aujourd'hui *lever et coucher*.

3. Sur la nature du mot *ridicule*, pris ici comme substantif, voyez notre note au vers 108.

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort¹ ;
 Partout il porte un air² qui saute aux yeux d'abord ;
 Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
 On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants³, 575
 Je viens d'en essayer un des plus fatigants :
 Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaît,
 Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise⁴.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
 L'art de ne vous rien dire avec de grands discours ; 580

1. *Barbouiller* quelqu'un, c'est lui donner des ridicules. — Les éditeurs des *Grands écrivains* éclaircissent le sens de ce mot par un passage du *Chevalier à la mode* de Dancourt (1687, acte III, scène II) :

M. MICAUD. — Je la connais : elle est d'une humeur violente ; elle se croit offensée et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

M^{me} PATIN. — Plait-il, Monsieur ? que voulez-vous dire ? Hé ! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille ?

M. MICAUD. — Hé, Madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules et même aux gens qui en ont le moins.

— Se *barbouiller* signifie donc se ridiculiser.

2. Rapprochez le vers 1772 du *Tartuffe* :

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

3. VAR... s'il faut parler des gens extravagants.

(1674-1682-1734.)

4. La chaise à porteurs était fort à la mode du temps de Louis XIV.

Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute ¹.

ÉLIANTE, à Philinte

Ce début n'est pas mal ; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train ².

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère ³. 585

CÉLIMÈNE

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons ⁴, il assomme le monde ; 590
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;

1. On ne peut dire la chose plus finement et avec plus de justesse : *sunt verba et voces*.

2. C'est toujours le *train* que la conversation doit prendre dans le salon d'une femme spirituelle, frivole et médisante. — Il y a là comme trois groupes : d'un côté les marquis et Célimène qui s'en donnent à cœur joie ; de l'autre Philinte et Éliante qui sourient tout en regrettant que les traits lancés par la jeune veuve soient si acérés ; plus loin, Alceste seul avec son noir *chagrin*, toujours prêt à éclater.

3. Les interlocuteurs de Célimène ne se donnent même plus la peine de commencer le portrait des gens ; ils se contentent de présenter les personnages à la jeune femme, qui les peint avec deux coups de pinceau.

4. *Façons* est pris dans une acception analogue à celle de *grimaces*, déjà relevée dans la note au vers 137. Molière en a fait le substantif *façonnier* :

De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.

(*Tartuffe*, vers 325.)

-- Pour *assomme*, voyez ci-dessus la note au vers 353.

De la moindre vètille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille ¹.

ACASTE

Et Géralde ², Madame ?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur ! 595

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur ³;
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse :
La qualité l'entête ⁴, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens ; 600
Il tutaye ⁵ en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

1. Selon Brossette, l'un des principaux modèles de ce portrait aurait été M. de Saint-Gilles, celui dont Gombaud a dit dans une épigramme,

Gilles veut faire voir qu'il a bien des affaires :
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart ;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires ;
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

Rapprochez le portrait de Théodote dans la Bruyère : « Il est fin, cauteux, doucereux, mystérieux ; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : voilà un beau temps, voilà un grand dégel ! »

(Chapitre de la Cour.)

2. Acaste n'a même plus besoin d'ajouter, comme plus haut Clitandre : « est un bon caractère. » Il lance un nom au hasard et cela suffit ; dans ce jeu malin, Célimène saisit la balle au bond.

3. Cela ne signifie pas *sortir* du rôle de grand seigneur, mais bien des noms de grands seigneurs qu'il cite sans cesse.

4. Lui *porte à la tête*, le rend fou. — On dit fort bien *entêté* de noblesse, de richesse, etc.

5. Molière, en écrivant ainsi, figurait la prononciation de la cour. — On écrit aujourd'hui et l'on prononce *tutoyer*, ce qui est plus conforme à l'étymologie du mot (*tu et toi*).

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre : 605
 Il faut suer sans cesse à chercher que¹ lui dire,
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups la conversation².
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance : 610
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable³;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois, 615
 Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois⁴.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste ?

1. *Pur latinisme* devenu un tour très français. C'est le *quid* des Latins commençant une interrogation indirecte :

Hé ! je n'en ai que faire.

(*Les Plaideurs*, 567.)

« Je n'ai que faire de vos dons. »

(*Avare*, IV et V.)

2. « C'est un homme qui... par une complaisance lâche, tiède, ennuyeuse et insupportable, fait que la conversation meurt à tous les moments. »

(M^{me} de Scudéry, *Clélie*, 3^e partie, liv. II.)

3. Le vers traîne longuement, comme la visite.

4. Molière a encore employé le mot *grouiller* dans le *Bourgeois gentil-homme*, acte III, scène V. et dans la *comtesse d'Escarbagnas*, scène II. Il n'était pas de son temps aussi trivial qu'aujourd'hui ; l'Académie cependant le note comme *bas* dans la 1^{re} édition de son dictionnaire (1694). Mais nous avons vu que Célimène ne reculait pas devant le terme propre et familier ; les éditeurs de 1682 et 1734 nous paraissent donc avoir eu tort d'introduire la variante :

Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

CÉLIMÈNE

Ah ! quel orgueil extrême !

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.

Son mérite jamais n'est content de la cour :

Contre elle il fait métier ¹ de pester chaque jour, 620

Et ² l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,

Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui

Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite, 625

Et que c'est à sa table à qui ³ l'on rend visite.

1. Expression d'une justesse piquante ; certaines gens n'ont pas d'autre occupation que de se plaindre ; c'est une profession qu'ils exercent.

2. *Que* est équivalent à *sans que* ; c'est le *quin* des Latins :

Ne saurait-il rien voir *qu'il* n'emprunte vos yeux.

(Racine, *Britannicus*, vers 161.)

3. Il y a deux choses à remarquer dans ce vers :

D'abord, la répétition de la préposition *à* ; ce tour, qui serait aujourd'hui un solécisme, était alors assez employé :

C'est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler.

(Boileau.)

... Secondement, *qui*, employé comme complément indirect et précédé d'une préposition, se disait alors même des choses, et non, comme aujourd'hui, exclusivement des personnes : « La profession des armes, *à qui* vous avez donné vos premières années. » (Corneille, *Eptre dédicatoire de Cinna*.)

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

(Cinna, vers 1699 et 1700.)

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas ¹.
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne. 630

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis ².

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont ³ j'enrage ;
Il est guindé sans cesse ; et dans tous ses propos, 635
On voit qu'il se travaille ⁴ à dire de bons mots.

1. En vain Éliante a cherché à détourner le cours de la conversation ; son propos charitable fournit un nouveau trait à Célimène. — La Bruyère a dit de même (ch. *De l'homme*) en parlant de Cliton : « Il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point. »

2. Enfin ! puisqu'il est « des amis » de Célimène, elle va nous en dire du bien ; nous nous y attendons : la critique développée qui succède à la réplique de Philinte n'en paraît que plus piquante.

3. Dont pour de quoi, de laquelle chose, tour vif et parfaitement clair.

4. Se travailler à, se fatiguer, faire des efforts pour... ; c'est le *laborans* des Latins, qui entraîne l'idée d'effort, de souffrance.

VAN. On voit qu'il se fatigue à dire de bons mots.

Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
 Rien ne touche son goût, tant il est difficile ;
 Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
 Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit, 640
 Que c'est être savant que trouver à redire,
 Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
 Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
 Il se met au-dessus de tous les autres gens¹ ;
 Aux conversations même il trouve à reprendre ; 645
 Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
 Et les deux bras croisés, du haut de son esprit²
 Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable. 650

ALCESTE

Allons, ferme, poussez³, mes bons amis de cour ;
 Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :

1. Beaucoup de gens ont le tort, comme Damis, de penser que « louer n'est pas d'un bel esprit ». — « Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit ; qui vous rend sec sur les louanges, et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? »

(La Bruyère, *Des grands*.)

2. « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. » (La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*.)

Célimène dit encore mieux ; ces « deux bras croisés » achèvent la peinture ; — remarquez que, *quindé* dans ses hauteurs, Damis *n'écoute* pas ce qu'on dit ; il le *regarde*.

3. « Pousse, mon cher marquis, pousse. » (*Critique de l'École des femmes*, sc. VI.) — Voyez un peu plus bas, vers 682, « vous pouvez pousser

Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur ¹. 655

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse ².

ALCESTE

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants. 660
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre ³ 665
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

contre moi la satire. » — La brusque intervention d'Alceste, pour être tardive, ne produit que plus d'effet : il a attendu sans rien dire que la médisance se soit donné carrière et que les rieurs se soient assez compromis.

1. Les reproches faits à Philinte (acte I, scène 1) au sujet de ces *embrasades frivoles* sont ici autrement mérités et les rieurs n'ont plus envie de rire.

2. Habile manœuvre, mais qui ne saurait dérouter Alceste ; Clitandre ne réussit qu'à s'attirer une verte réplique.

3. On dit plutôt *s'en prendre de quelque chose*. — Auger relève également comme impropre l'expression *se répandre dans les vices* ; l'image nous paraît cependant juste et naturelle.

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
 A la commune voix veut-on qu'il se réduise, 670
 Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
 L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
 Le sentiment d'autrui n'est jamais pour ¹ lui plaire ;
 Il prend toujours en main l'opinion contraire,
 Et penseroit paroître un homme du commun, 675
 Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un ².
 L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
 Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
 Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui ³. 680

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
 Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE

Mais il est véritable aussi que votre esprit
 Se gendarme ⁴ toujours contre tout ce qu'on dit.

1. Voyez la note au vers 60.

2. Célimène, blessée par la sortie d'Alceste et soutenue par les applaudissements des marquis, — blessée comme elle, — devient dure pour cet ami contrariant : elle met le doigt sur un des défauts les plus caractérisés du misanthrope ; il craint en effet de paroître un « homme du commun » ; il veut « qu'on le distingue ».

3. Célimène connaît bien son personnage, et, de tous ceux qu'elle a peints, Alceste est peut-être le plus finement esquissé.

4. Philinte a raison en grande partie, et le terme qu'il emploie est fort juste : Alceste est toujours prêt à partir en guerre.

Se gendарmer, c'est s'irriter, être prompt à se mettre en garde, comme des soldats belliqueux (*des gens d'armes*) :

Est-ce qu'au simple avou d'un amoureux transport
 Il faut que notre honneur *se gendarme* si fort ?

(*Tartuffe*, vers 1323 et 1324.)

Montaigne aime beaucoup ce mot expressif, qu'il a contribué à faire entrer dans la langue.

Et que, par un chagrin que lui-même il avoue, 685
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin¹ contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents² ou censeurs téméraires. 690

CÉLIMÈNE

Mais....

ALCESTE

Non, Madame, non ; quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme³.

CLITANDRE

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avouerai tout haut 695
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

1. Nous avons déjà donné plus haut le sens exact de ce mot : *mécontentement, colère*.

2. *Impertinent*, qui parle ou agit autrement qu'il ne convient ; c'est le sens rigoureusement étymologique (*in*, privatif, et *pertinet*).

3. Qu'*au fond* ou qu'*en arrière* on y blâme. Le jeu d'Alceste et le ton dont il prononce les derniers mots du vers doivent en rendre le sens très clair, malgré le sous-entendu. Une remarque en ce sens a été faite par Aimé Martin. Le reproche s'adresse plus directement à Philinte, qui, après avoir parlé de Célimène comme il l'a fait dans la première scène (vers 213-224), vient non seulement d'être du côté des rieurs, mais de répliquer pour eux à Alceste.

(Note des éditeurs de Molière dans les *Grands écrivains de la France*.)

ACASTE

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne, et loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher ¹; 700
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
A ² ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances 705
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier ³ les personnes qu'on aime. 710

ÉLIANTE

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix ;

1. Mot d'honnête homme, qui prouve à la fois la vertueuse franchise d'Alceste et sa naïveté.

2. Au dix-septième siècle, à remplaçait fréquemment les autres prépositions (*par, dans, sur, avec, de*) ; il se mettait aussi avec un infinitif, comme ici, dans les cas où nous employons *en* et le *participe présent* :
« Il n'y avait de salut pour eux qu'à subir le joug. » (Bossuet.)

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

(Corneille, *Cid*, vers 434.)

3. Célimène excelle à tourner en ridicule les paroles ou les actions les plus raisonnables. — Dire la vérité aux gens n'est pas les injurier.

Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
 Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable:
 Ils comptent les défauts pour des perfections, 715
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
 La noire à faire peur, une brune adorable;
 La maigre a de la taille et de la liberté;
 La grasse est dans son port pleine de majesté; 720
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
 Est mise sous le nom de beauté négligée¹;
 La géante paroît une déesse aux yeux²;
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne; 725
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême³
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime⁴. 730

1. Prenant peu de soin de sa personne et de sa parure, sans recherche dans ses habits et sans élégance.

2. Les soins où je vois tant de femmes sensibles
 Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

(Les Femmes savantes, vers 51 et 52.)

3. VAR. de l'édition de 1734: dont l'amour est extrême.

4. Ce couplet qu'Éliante ne craint pas de débiter lentement, afin de donner à la colère d'Alceste le temps de s'apaiser, est tout ce qui nous reste d'une traduction de Lu-rèce faite par Molière dans sa jeunesse, — à l'époque sans doute où il recevait les leçons de Gassendi. — Voici le texte latin :

*Et tamen implicitus quoque possis inque peditus
 Effugere infestum, nisi tute tibi obviis obstes
 Et prætermittas animi vitia omnia primum,
 Tum quæ corporis sunt ejus quam præpetis ac vis.
 Nam faciunt homines plerumque cupidine cæci,
 Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda verè.
 Multinodis igitur pravas turpesque videmus
 Esse in deliciis, summoque in honore vigere.*

• • • • •

ALCESTE

Et moi, je soutiens, moi....

CÉLIMÈNE

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ? vous vous en allez, Messieurs ?

*Nigra, μελίχροος est ; immunda et fœtida, ἄσπετος ;
Cæsia, παλλάδιον ; nervosa et lineæ, δορκάς ;
Parvula, πumilio, Χαρίτων μία, tota merum sal ;
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris ;
Balba, loqui non quit, τραυλίζει ; muta, pudens est ;
At flagrans, odiosa, loquacula, λαμπάδιον fit ;
Ἰσχνὸν ἐρωμένιον tum fit, quum vivere non quit
Præ macie ; ξαδινὴ vero est, jam mortua tussi ;
At gemina et mammosa Ceres est ipsa ab Iaccho ;
Simula. Σιληνὴ ac Σατυρα est ; labiosa, φέλημα.
Cetera de genere hoc longum est, si dicere coner.*

(Lucrèce, IV, vers 1146 et suivants.)

Nous ajoutons à ce morceau la traduction que Molière avait sous les yeux ; elle est due à l'abbé de Marolles et avait reçu les corrections de Gassendi :

« Vous en pourrez sortir néanmoins (*des liens de l'amour*), quoique vous soyez captif, si vous n'y apportez point vous-même de résistance ou que vous ne vouliez point considérer (*ou que vous ne vous refusiez point à considérer*), les vices de l'esprit et du corps de la femme que vous aimez et que vous désirez posséder : ce que font d'ordinaire tous les hommes qui sont aveuglés d'amour. Ils leur attribuent même des avantages qui n'y sont point du tout. Nous en voyons donc de méchantes et de vilaines, qui sont néanmoins dans leurs délices et qu'ils veulent élever au faite de l'honneur. La noire, disent-ils, est une belle brune ; la malpropre et la sale est un peu négligée ; la louche ressemble à Pallas ; celle qui est nerveuse et sèche est une chevrete ; la bassette ou la naine est une petite Charite (*une petite Grâce*). elle est tout esprit ; la grande et la démesurée en hauteur est appelée majestueuse ; on dit de la bègue qu'elle ne se peut donner la peine de parler, et de la muette que la pudeur est cause de sa retenue. Celle qui est ardente, importune, babillarde, a l'esprit brillant. Celle qui est si maigre, qu'elle a même de la peine à vivre, est appelée délicates amourettes, et on nomme la tendrelette celle qui est presque morte de la toux. Mais la grosse et la mammelue n'est autre que cette divine Cérès, qui est si chérie de Bacchus. La camuse est de la race des Silènes et des Satyres, c'est-à-dire

CLITANDRE et ACASTE

Non pas, Madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis 735
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis¹.

ACASTE

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché²,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché. 740

des demi-dieux, et n'est pas de plus mauvaise grâce pour être un peu satyrique. La lippue aux grosses lèvres est appelée le doux baiser. Enfin je serois trop long si je voulois dire toutes autres choses de cette nature. »

M^{lle} de Scudéry fait aussi allusion aux vers de Lucrèce dans un passage du *Grand Cyrus* que Molière avait certainement lu; elle trace, sous le nom de Mégabate, le portrait du duc de Montausier, qui, on le sait, fut considéré par beaucoup de gens comme le modèle d'Alceste : « Comme Mégabate est fort juste, il est ennemi déclaré de la flatterie : il ne peut louer ce qu'il ne croit point digne de louange, et ne peut abaisser son âme à dire ce qu'il ne croit pas, aimant beaucoup mieux passer pour sévère auprès de ceux qui ne connaissent point la véritable vertu, que de s'exposer à passer pour flatteur. Aussi ne l'a-t-on jamais soupçonné de l'être de personne, et je suis persuadé que, s'il eût été amoureux de quelque dame qui eût eu quelques légers défauts, ou en sa beauté, ou en son esprit, ou en son humeur, toute la violence de sa passion n'eût pu l'obliger à trahir ses sentiments. En effet, je crois que s'il eût eu une maîtresse pâle, il n'eût jamais pu dire qu'elle eût été blanche. S'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire aussi, pour adoucir la chose, qu'elle eût été sérieuse..... Ceux qui cherchent le plus à reprendre en lui, ne l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur. » (Septième partie, liv. I.)

1. Alceste ne garde plus aucun ménagement.

2. Pour le sens et l'orthographe de ce mot, voyez plus haut la note au vers 507.

CÉLIMÈNE ¹

C'est pour rire, je crois....

ALCESTE

Non, en aucune sorte ;
 Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui ² sorte.

SCÈNE V

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE,
 PHILINTE, CLITANDRE

BASQUE

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler,
 Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées. 745

BASQUE

Il porte une jaquette à grand'basques ³ plissées,
 Avec du dor dessus ⁴.

1. Célimène s'adresse à Alceste.

2. Ce qui, sujet de *sorte*, se combine, par une sorte de pléonasme avec *que*, régime de *voudrez*. Cette construction, peu usitée aujourd'hui, était très fréquente au dix-septième siècle :

..... Qui voulez-vous, mon père, *que* je dise
 Qui me touche le cœur.....

(*Tartuffe*, vers 446 et 447.)

3. Pour la forme *grand'basques*, voyez plus haut la note au vers 201.

4. *Dor*, corruption populaire pour *de l'or* ou *d'or*. Pierrot, dans *Don Juan*, dit aussi, dans son langage de paysan : « Il faut que ce soit quen-

CÉLINÈNE

Allez voir ce que c'est.

Ou bien faites-le entrer¹.

ALCESTE

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?

Venez, Monsieur².

SCÈNE VI

GARDE, ALCESTE, CÉLINÈNE, ÉLIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE

GARDE

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire. 750

GARDE

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,

que gros, gros Monsieur ; car il a *du dor* à son habit tout depuis le haut jusqu'en bas. » (Scène 1 de l'acte II.) Quant à la *jaquette*, c'était le hocco-ton des exempts de la maréchaussée, vêtement assez ample et tombant jusqu'aux genoux.

1. Voyez la note au vers 433.

2. On a sans doute envoyé à Alceste un officier ; il lui parle avec égards : « Le corps de garde établi chez monsieur le Maréchal doyen est toujours composé d'un lieutenant, d'un exempt, de six gardes, d'un brigadier et d'un sous-brigadier, tous en uniforme complet. » (De Beaufort, *Recueil d'édits*.)

Vous mandent de venir les trouver promptement ¹,
Monsieur.

ALCESTE

Qui ? moi, Monsieur ?

GARDE

Vous-même.

ALCESTE

Et pourquoi faire ?

PHILINTE

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE

Comment ?

PHILINTE

Oronte et lui se sont tantôt bravés ²

755

Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

1. Pour prévenir les duels, rigoureusement défendus par l'édit de septembre 1651, on avait institué un tribunal d'honneur, composé des maréchaux de France et présidé par leur doyen. Celui-ci, qui avait gardé quelques-unes des prérogatives de nos anciens connétables, avait à ses ordres une compagnie dite de la *connétablie*, qui envoyait tous les jours en son hôtel un poste formé comme nous l'avons dit dans la note précédente. — Dès que les maréchaux apprenaient qu'une querelle avait eu lieu, ils mandaient à leur tribunal les deux adversaires et s'efforçaient de les amener à un accommodement.

2. *Bravés*, provoqués. — Le but des maréchaux était précisément d'empêcher que ces sortes de provocations ne fussent suivies de rencontres.

PHILINTE

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous....

ALCESTE

Quel accommodement veut-on faire entre nous ? 760
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE

Mais d'un plus doux esprit....

ALCESTE

Je n'en démordrai point : les vers sont exécrables¹. 765

PHILINTE

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE

Allons vous faire voir.

ALCESTE

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine, 770

1. Toujours de l'humeur ! Les vers d'Oronte étaient *méchants* ; les voilà devenus *exécrables* parce que Philinte intervient. — En vérité, Alceste n'est pas *traitable*.

Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits¹.

(A Clitandre et Acaste, qui rient.)

Par la sangbleu² ! Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis³.

CÉLINÈNE

Allez vite paroître

Où vous devez.

ALCESTE

J'y vais, Madame, et sur mes pas 775
Je reviens en ce lieu, pour vuidér⁴ nos débats.

1. C'est Boileau qui a fourni à Molière cette plaisante boutade ; Despréaux avoue lui-même qu'il fut dans ce cas le modèle d'Alceste (*Lettre écrite en 1706 au marquis de Mimeure*), et voici, selon Brossette, dans quelle circonstance : « Molière engageait un jour Boileau à épargner Chapelain dans ses satires, sous prétexte que ce poète était fort aimé de Colbert et du Roi lui-même : « Oh ! le Roi et M. Colbert feront ce qui leur plaira, » dit Boileau brusquement ; mais à moins que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours « qu'un homme après avoir fait *la Pucelle* mérite d'être pendu. »

2. VAR. Par le sangbleu (1674, 1682)

3. C'est précisément pour cette raison qu'il l'est. — « M. Despréaux, dit Brossette, a encore récité cet endroit du *Misanthrope* de Molière, où il dit, quand on rit de sa fermeté outrée :

« Par le sangbleu ! Messieurs, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

» Molière, en récitant cela, l'accompagnait d'un ris amer si piquant, que M. Despréaux, en le faisant de même, nous a fort réjouis. Il a dit, en même temps, que le théâtre demandait de ces grands traits outrés, aussi bien dans la voix, dans la déclamation, que dans le geste. »

4. Telle était l'orthographe usitée alors ; voyez dans le *Tartuffe* *vuidér d'affaire* (vers 1053), et un *ordre de vuidér d'ici* (vers 1749).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

PREMIÈRE SCÈNE

CLITANDRE, ACASTE

CLITANDRE

Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite :
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux ?

780

ACASTE

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine ¹,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,

785

1. Il s'examine avec complaisance. — Molière n'a jamais négligé l'occasion de dauber sur les marquis, et il l'a fait avec une audace qui n'était pas sans danger : on sait avec quelle brutalité le traite le duc de La Feuillade après la *Critique de l'École des femmes*. (Voyez Taschereau, *Hist. de la vie de Molière*, liv. II, pages 78 et 79.)

Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe ¹.

Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,

On sait, sans vanité ², que je n'en manque pas,

Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire

D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.

790

Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût

A juger sans étude et raisonner de tout ³,

A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,

Figure de savant sur les bancs du théâtre ⁴,

Y décider en chef, et faire du fracas

795

A tous les beaux endroits qui méritent des ahs ⁵.

Je suis assez adroit; j'ai bon air ⁶, bonne mine,

Les dents belles surtout, et la taille fort fine.

Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,

1. *Passé* signifie, au jeu du billard et au jeu du mail, cet archet ou porte par laquelle il faut faire passer sa bille ou sa boule. (*Diction. de l'Acad.* 1694.) — Être en *passé* se disait d'un joueur dont la bille était placée de manière à pouvoir passer par cette porte. L'expression, au sens figuré, se trouve déjà dans *les Précieuses* et dans *les Fâcheux* (vers 275). Pascal, dans *les Pensées*, l'a employée sans complément : « C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en *passé*, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. » (Note de M. Desfeuilles dans la collection des *Grands écrivains*.)

2. Ce *sans vanité* est charmant : c'est le comble même de la *vanité*.

3. La satire est piquante. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris. » (*Les Précieuses ridicules*, scène X.)

4. Ces *bancs* étaient placés sur la scène même, conformément à un usage qui remontait aux représentations des *mystères* et qui ne disparut qu'en 1759. Les jeunes seigneurs recherchaient fort ces places bien en vue :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsi.

Quelquefois même ils y donnaient involontairement la comédie au parterre. (Voyez la *Critique de l'École des femmes*, scène VI.)

5. L'édition de 1734 ne met pas d's à *ah* (des *Ah*). — Les vers 793 à 796 n'étaient pas dits à la représentation.

6. *Air*, dans le sens de *extérieur*, *tournure* :

(Vous) *considérerez*, en regardant votre *air*....

(*Tartuffe*, vers 1011.)

savant - erudito

Qu'on seroit mal venu de me le disputer. 800
 Je me vois dans l'estime autant qu'on puisse y être,
 Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
 Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE

Oui ; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles, 305
 Pourquoi pousser ici des soupirs ¹ inutiles ?

ACASTE

Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille ni d'humeur
 A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
 A brûler constamment ² pour des beautés sévères, 810
 A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
 A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
 Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
 D'obtenir ce qu'on nie ³ à leur peu de mérite.
 Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits 815
 Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.

1. Pousser des soupirs rappelle le langage des précieuses qui poussaient le tendre et le doux :

Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus.

(Racine, *Andromaque*, vers 35.)

..... De soldats une foule charmée
 Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

(*Iphigénie*, v. 352.)

2. C'est-à-dire avec constance, acception inusitée aujourd'hui :

..... Je ne pensais pas que la philosophie
 Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
 A porter constamment de pareils accidents.

(*Les Femmes savantes*, v. 1540 à 1551.)

3. C'est le sens précis du latin *negare*, refuser ; nous disons plutôt *dénier*.

Quelque rare que soit le mérite des belles,
 Je pense, Dieu merci ! qu'on vaut son prix comme elles,
 Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
 Ce n'est pas la raison¹ qu'il ne leur coûte rien, 820
 Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
 Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE

Crois-moi, détache toi de cette erreur extrême : 825
 Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE

Je me flatte.

CLITANDRE

Sur quoi fonder tes conjectures ?

1. C'est-à-dire, il n'est pas raisonnable :

C'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance.

(Corneille, *Rodogune*, v. 611-612.)

(Il est raisonnable, il est juste que tant de puissance.)

— « Nous nous contenterons de la raison, » de ce qui est raisonnable.
Georges Dandin, sc. 1 de l'acte II.)

ACASTE

le m'aveugle

CLITANDRE

En as-tu des preuves qui soient sûres ? 830

ACASTE

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE

Non, ie suis maltraité.

CLITANDRE

Réponds-moi, je te prie¹.

ACASTE

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné. 835

ACASTE

Je suis le misérable, et toi le fortuné :
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pendre.

1. L'assurance et le ton satisfait d'Acaste finissent par inquiéter Clitandre.

CLITANDRE

O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
 Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ? 840
 Que qui pourra montrer ¹ une marque certaine
 D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
 L'autre ici fera place au vainqueur prétendu ²,
 Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE

Ah, parbleu ! tu me plais avec un tel langage, 845
 Et du bon de mon cœur ³ à cela je m'engage ⁴.
 Mais, chut !

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

CÉLIMÈNE

Encore ici ?

CLITANDRE

L'amour retient nos pas.

1. Brusque changement de tour ou *anacoluthie* : Qui équivaut à *si quel-qu'un*. M. Desfeuilles rapproche fort à propos de ce vers une phrase de M^{me} de Sévigné : « Qui m'aurait fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurais jamais cru y résister : et jour à jour me voilà. »

2. A celui qui sera reconnu *vainqueur*, comme il l'avait *prétendu*. — D'autres comprennent : au vainqueur futur, au vainqueur présumé, par allusion aux expressions *gendre prétendu*, *mari prétendu*, ou, en un seul mot, *prétendu*.

3. C'est-à-dire *sincèrement*, avec *chaleur*. « L'on fait (dit Pierrot dans *Don Juan*) mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. » Nous employons plutôt aujourd'hui le superlatif : du *meilleur* de mon cœur.

4. Cette convention fort naturelle et fort bien amenée est un artifice de l'auteur : elle prépare le dénouement.

CÉLIMÈNE

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas :
Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE

Non.

SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

BASQUE

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme ? 850

BASQUE

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE

De quoi s'avise-t-elle et qui¹ la fait venir ?

1. *Qui* dans le sens de *quoi* ; c'est le *quid* des Latins ; il s'est employé ainsi comme pronom neutre jusqu'au dix-septième siècle (nous disons aujourd'hui *qu'est-ce qui...*) :

Contre un si juste choix *qui* peut vous révolter ?

(Racine, *Mithr.*, vers 1065.)

Je ne sais *qui* m'arrête et retient mon courroux.

(*Iphig.*, vers 1128.)

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

(L. Fontaine.)

ACASTE

Pour prude consommée en tous lieux elle passe¹,
Et l'ardeur de son zèle....

CÉLIMÈNE

Oui, oui, franche grimace :
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout 855
Pour accrocher² quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux³. 860
Elle tâche à⁴ couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude⁵ ;
Et pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant⁶ plairoit fort à la dame, 865

1. La pruderie, ressource dernière des coquettes sur le retour, était fort à la mode. Molière avait déjà tourné en ridicule, dans la *Critique de l'École des femmes*, ces personnes qui « prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté ».

2. Nous avons remarqué déjà plus d'une fois que Célimène trouvait facilement et ne craignait pas le terme piquant et hardi ; sa langue est pleine de verdure et de force.

3. Encore une idée morale très heureusement animée bien qu'elle soit exprimée par un terme abstrait (*le mérite est en courroux*, comme plus haut, *il grondait* pendant que la *vertu rougissait*).

4. Voyez la note au vers 171.

5. Remarquez combien la *solitude* effraye Célimène : pour elle c'est une chose *affreuse* ; elle aime à voir autour d'elle une petite cour, elle ne saurait se passer des flatteries que lui prodiguent ses adorateurs, et Alceste aura la naïveté de l'engager à le suivre « au désert ! »

6. Une fois encore, ce mot n'a rien de désobligeant et n'entraîne aucune idée défavorable ; il signifie simplement *celui qui aime (amans)*. — Voyez ci-dessus la note au vers 459.

Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme¹.
 Ce qu'il² me rend de soins outrage ses attraits,
 Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
 Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
 En tous endroits, sous main, contre moi se détache³. 870
 Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré,
 Elle est impertinente au suprême degré⁴,
 Et⁵....

SCÈNE IV

ARSINOË, CÉLIMÈNE

CÉLIMÈNE

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
 Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOË

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir. 875

CÉLIMÈNE

Ah, mon Dieu! que je suis contente de vous voir⁶!

1. Il pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle, dit Dorine en parlant de Tartuffe (vers 837); l'idée est la même et le tour analogue; dans les deux cas, la suppression de l'article donne à l'expression plus de vivacité.

2. *Latinisme* (*quidquid* suivi du génitif).

3. On dit mieux se *déchaîne*; il y a ici comme une allusion aux chiens que l'on *détache*.

4. Nous avons déjà déterminé le vrai sens du mot *impertinent*. — Ce portrait d'Arsinoë complète la série de ceux que Célimène a peints (acte II, scène v).

5. On a remarqué que *Et* suivi de *Ah*, faisait un hiatus; c'est une légère négligence qui passe entièrement inaperçue.

6. Rien n'est plus plaisant que le brusque revirement de Célimène. Clitandre et Acaste sortent en riant.

ARSINOË

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOË

Il n'est pas nécessaire,

Madame. L'amitié doit surtout éclater

Aux¹ choses qui le plus nous peuvent importer ; 880

Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier² j'étois chez des gens de vertu singulière, 885

Où sur vous du discours on tourna la matière ;

Et là, votre conduite, avec ses grands éclats³,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

Votre galanterie⁴, et les bruits qu'elle excite 890

Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.

Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :

1. Aux pour par ou dans les choses. — Nous avons vu que la réposition à remplaçait facilement à cette époque toutes les autres prépositions.

2. Hier ne compte ici que pour une syllabe ; on disait aussi *sanglier*, *meurtrier* (deux syllabes) ; Corneille faisait une innovation — que lui reprochait l'Académie — lorsque, dans le *Cid*, il donnait trois syllabes à *meurtrier* (vers 738).

3. M^{me} Pernelle dit également à sa bru que les visites qu'elle reçoit.

Font un fâcheux éclat dans tout le voisinage.

(*Tartuffe*, vers 90.)

4. C'est-à-dire votre *vie galante, élégante* ; le mot n'avait pas encore l'acception injurieuse dans laquelle nous le prenons aujourd'hui.

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
 Je vous excusai fort sur votre intention, 895
 Et voulus de votre âme être la caution.
 Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
 Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
 Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
 Que l'air dont vous viviez¹ vous faisoit un peu tort, 900
 Qu'il prenoit dans le monde une méchante face²,
 Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
 Et que, si vous vouliez, tous vos déportements³
 Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.
 Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée⁴; 905
 Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!
 Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
 Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
 Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable⁵,
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable, 910

1. Air, manière : « Voyons de quel air vous saurez vous justifier » (*Dom Juan*, acte I, sc. III). « Pour moi, je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là. » (*Critique de l'École des femmes*.)

2. Face, dans le sens du latin *facies* :

Ma fortune va prendre une face nouvelle.

(Racine, *Andromaque*, vers 2.)

Racine dit encore au figuré : « la face des affaires » (*Campagnes de Louis XIV*). Au propre : « sans changer de face », c'est-à-dire de visage. (*Androm.*, vers 1501.)

3. Déportements signifie ici, selon le sens qu'il a eu dès l'origine, conduite, actions; maintenant il se prend toujours en mauvaise part.

4. Rapprochez encore le discours d'Arsinoé du langage de M^{me} Paraëlle dans *Tartuffe* :

Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
 Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

(Vers 91 et 92.)

5. Vers imités par Destouches dans le *Philosophe marié* :

Je pense que Finette est assez raisonnable
 Pour prendre en bonne part cet avis charitable.

(Acte I, scène IV.)

Et pour l'attribuer qu'aux mouvements ¹ secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître, à l'instant, la faveur, 915
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous. 920
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite ²,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle 925
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence, 930
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous ³,

1. C'est-à-dire l'attribuer à autre chose que... Ellipse fréquente qui donne à la phrase beaucoup de vivacité.

« Dans la dépendance où je me voi, puis-je former *que* des souhaits ? »
— « Je vous croi trop raisonnable pour vouloir exiger de moi *que* ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance. » (Avare, acte IV, sc. 1.)

Corneille dit, par une ellipse analogue :

Le chasser c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur *qu'à* demi.

(Pompée, acte I, sc. 1.)

2. Célimène reprend finement, avec le plus ingénieux persiflage, les tours et les termes mêmes employés par Arsinoé.

3. Expression originale et piquante.

Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous ¹,
 Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures
 Sur des choses qui sont innocentes et pures,
 Tout cela, si je puis vous parler franchement, 935
 Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
 A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
 Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
 Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
 Mais elle bat ses gens ², et ne les paye point. 940
 Dans tous les lieux dévots elle étale ³ un grand zèle ;
 Mais elle met du blanc et veut paroître belle.
 Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
 Mais elle a de l'amour pour les réalités.
 Pour moi, contre chacun je pris votre défense, 945
 Et leur assurai fort que c'étoit médisance ;
 Mais tous les sentiments combattirent le mien ;
 Et leur conclusion fut que vous feriez bien
 De prendre moins de soin des actions des autres,
 Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ⁴ ; 950
 Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
 Avant que de songer à condamner les gens ;
 Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
 Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
 Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin, 955
 A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.

1. Voyez plus haut les vers 647 et 648 ; rapprochez-en le passage de la Bruyère cité dans la note.

2. « Toutes les filles de M. Gaston (duc d'Orléans, frère de Louis XIII) avaient la main prompte et étaient fort disposées à battre leurs gens, hommes et femmes ; ce n'est pas sans exemple en France. » (*Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans*, lettre du 16 août 1721.) — Remarquez que l'e muet de « paye » n'est pas élidé.

3. Expression énergique que Bossuet a souvent employée : « étaler le néant des grandeurs humaines », par exemple.

4. Quelle leçon ! combien de gens, autres que les prudes, pourraient en faire leur profit !

Madame, je vous crois aussi trop raisonnable¹,
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

960

ARSINOË

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
 Je ne m'attendois pas à cette repartie²,
 Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
 Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame; et si l'on étoit sage,
 Ces avis mutuels seroient mis en usage :
 On détruiroit par là, traitant de bonne foi³,
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
 Nous ne continuions cet office fidèle,
 Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
 Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

965

970

ARSINOË

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre :
 C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre⁴.

1. La répétition faite par Célimène des quatre vers qui terminent le couplet d'Arsinoë met le comble à la malignité et au mordant de cette repartie. (Auger.)

2. Elle connaissait donc bien mal Célimène ! — Le plaisir de dire à une femme jeune et belle des choses blessantes lui avait fait sans doute oublier à quel danger elle s'exposait.

3. *Traiter avec quelqu'un... avoir affaire, avoir un entretien avec quelqu'un.* « Quand quelqu'un traitait avec elle, dit Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Madame*, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. »

4. Arsinoë est hypocrite jusqu'à dans sa colère ; l'ironie de son langage indique le plus violent dépit.

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout, 975
 Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
 Il est une saison pour la galanterie ;
 Il en est une aussi propre à la pruderie.
 On peut, par politique, en prendre le parti,
 Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti : 980
 Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
 Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
 L'âge¹ amènera tout, et ce n'est pas le temps,
 Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOË

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage, 985
 Et vous faites sonner terriblement votre âge².
 Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
 N'est pas un si grand cas³ pour s'en tant prévaloir ;
 Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
 Madame, à me pousser⁴ de cette étrange sorte. 990

CÉLIMÈNE

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
 On vous voit, en tous lieux, vous déchaîner⁵ sur moi.

1. Célimène se venge ; elle sait bien le point vulnérable de la prude, et, comme elle est restée calme, elle vise juste. — Rapprochez de ces vers tout le couplet de Dorine dans *Tartuffe*, du vers 122 au vers 140.

2. Elle fait bien sonner ce grand amour de mère.

(Corneille, *Rodogune*, vers 735.)

3. Une si grande chose, une si grande affaire, comme nous disons aujourd'hui. — Certaines éditions portent d'un si grand cas, ce qui est une faute ; le mot se trouve, avec le sens que lui donne ici Molière, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1694.

4. Allons, ferme, poussez — disait plus haut Alceste. Acaste a dit aussi pousser une affaire (vers 755).

5. Voltaire blâme cette expression ; il voudrait voir contre au lieu de sur.

Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moi vous prendre ?
 Et puis-je mais ¹ des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
 Si ma personne aux gens inspire de l'amour, 995
 Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
 Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
 Je n'y saurois que ² faire, et ce n'est pas ma faute :
 Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
 Que pour les attirer vous n'ayez des appas. 1000

ARSINOË

Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
 De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
 Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
 A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager ?
 Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule³, 1005
 Que votre seul mérite attire cette foule ?
 Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
 Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?
 On ne s'aveugle point ⁴ par de vaines défaites,
 Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites 1010
 A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
 Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants ;

1. Mais, du latin *magis*. — *N'en pouvoir mais de quelque chose, c'est ne pouvoir faire davantage (magis) au sujet de cette chose.* — Molière supprime *en*.

2. *Latinisme ; que est ici le quid (interrogation indirecte) suivi du subjonctif.* — Célimène a employé le même moyen de justification avec Alceste :

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?

(Vers 461 et suivants.)

Il est excellent avec Arsinoë, parce qu'il force la prude à faire un rapprochement humiliant pour elle.

3. Arsinoë ne se possède plus ; elle commence à devenir impolie. — Cette « foule » rappelle la « cohue de soupirants » dont se plaignait Alceste (vers 474).

4. C'est-à-dire, on ne se laisse pas aveugler.

Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
 Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
 Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant, 1015
 Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend¹.
 Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
 Pour les petits brillants² d'une foible victoire;
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
 De traiter pour cela les gens de haut en bas. 1020
 Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
 Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
 Ne se point ménager, et vous faire bien voir
 Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire : 1025
 Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
 Et sans....

ARSINOË

Brisons, Madame, un pareil entretien :
 Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien ;
 Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
 Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre. 1030

1. Telles étaient du moins les prétentions des marquis ; nous avons vu qu'Acaste ne voulait pas aimer à crédit et faire tous les frais.

2. Brillants, dans le sens d'éclat se retrouve dans *Tartuffe* :

Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser.

(Vers 127.)

et dans la *Princesse d'Élide* :

(Que) mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,

Vit de sa liberté s'évanouir la gloire.

(Vers 85 et 86.)

Dans ce dernier vers *gloire* est encore pris dans le sens de *orgueil* (*s'enfler de gloire*) n'a donc rien qui doive surprendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter¹,
 Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter;
 Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
 Je men vais vous donner meilleure compagnie;
 Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir, 1335
 Remplira mieux ma place à² vous entretenir.
 Alceste, il faut que j'aie à écrire un mot de lettre,
 Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
 Soyez avec Madame : elle aura la bonté
 D'excuser aisément³ mon incivilité. 1040

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOË

ARSINOË

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
 Attendant un moment que mon carrosse vienne;

1. *Arrêter* est pris, neutralement, dans le sens de *rester*, *demeurer*, *s'arrêter*. — La Fontaine a dit de même :

Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'*arrêter* en chemin.

(*Le Renard et le Bouc.*)

2. Voltaire blâme ce tour et voudrait lire : *ma place en vous entretenant*. Nous savons que *à* s'employait fort bien pour un certain nombre d'autres prépositions et remplaçait *en* et le *participe présent*, souvenir évident du tour latin *ad* et le *gérondif* en *dum* :

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire.

(*Tartuffe*, vers 1313.)

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

(*Corneille, Cid*, vers 433.)

Voyez ci-dessus le vers 702 et la note.

3. Cet *aisément* équivalant à : *et cela lui sera aisé*, est un dernier trait lancé à Arsinoë : battue dans cette rencontre qu'elle a cherchée, accablée de railleries, humiliée dans son orgueil de femme et dans sa fausse vertu, la prude va se venger.

Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
 Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
 En vérité, les gens d'un mérite sublime 1045
 Entraînent de chacun et l'amour¹ et l'estime;
 Et le vôtre, sans doute, a des charmes² secrets
 Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
 Je voudrois que la cour, par un regard propice,
 A ce que vous valez rendit plus de justice : 1050
 Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
 Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE

Moi, Madame ! Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre³ ?
 Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?

1. Le langage d'Arsinoé est assez clair, pour peu qu'Alceste veuille comprendre. — Comparez tout ce début au commencement de la scène II de l'acte I : Oronte cherche aussi à entrer dans les bonnes grâces du misanthrope en flattant son orgueil et son ambition ; il ne réussit pas mieux qu'Arsinoé.

2. *Charmes* a toute la force de sens de son acception primitive ; au propre, breuvage magique destiné surtout à inspirer l'amour ou à en guérir, à calmer la douleur, etc. :

Et se peut-il qu'un homme ait un *charme* aujourd'hui
 A lui faire oublier toutes choses pour lui ?

(*Tartuffe*, vers 263-264.)

Par quel *charme*, oubliant tant de tourments soufferts,
 Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?

(*Racine, Andromaque*, vers 31 et 32.)

Et contre ma douleur j'aurais senti des *charmes*.

(*Cornille, Cid*, vers 921.)

3. Nous savons que *rien* (du latin *rem*) signifie *quelque chose* et n'emprunte la force négative qu'à *ne*. ... Quant à *prétendre*, nous ne l'employons activement aujourd'hui qu'en lui donnant un infinitif pour régime. Au dix septième siècle on le construisait fort bien avec un nom pour complément direct :

Et moi, je ne *prétends* que la mort d'un parjure.

(*Racine, Andromaque*, vers 1461.)

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi, 1055
 Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait⁴ rien pour moi ?

ARSINOË

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices,
 N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
 Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir ;
 Et le mérite enfin que vous nous faites voir 1060
 Devroit....

ALCESTE

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;
 De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse² ?
 Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
 D'avoir à déterrer le mérite des gens

ARSINOË

Un mérite éclatant se déterre lui-même : 1065
 Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
 Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
 Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids³.

4. Il faudrait dire, régulièrement, *de ce qu'on ne fait rien*, ou, avec le subjonctif, *qu'on ne fasse rien*. Il semble qu'Alceste relève, en les citant, les paroles mêmes d'Arsinoë : « quand je vois... *qu'on ne fait rien* pour vous. » — Il emploie l'indicatif, qui est le mode de l'affirmation, pour rendre sa pensée plus vive et plus précise. (*On ne fait rien* pour moi : je le sais ; mais qu'ai-je fait pour m'en plaindre ?)

2. *Embarras* avait alors plus de force qu'aujourd'hui :

Il me laisse, l'ingrat ! cet *embarras* funeste.

(Racine, *Andromaque*, v 1417.)

3. Arsinoë n'est jamais qu'en *de bons endroits*, chez des gens de *vertu singulière* ou d'un *grand poids*.

ALCESTE

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde ¹ : 1070
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette :

ARSINOË

Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux, 1075
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines ²,
On peut pour vous servir remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux. 1080

ALCESTE

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ³ ?

1. Comparez les vers 49 à 65. — Alceste veut qu'on le distingue et ne tient pas à être mis dans la *Gazette* à côté de son valet de chambre.

2. *Faire la mine* signifie faire la grimace, et l'on ne doit pas dire je fais la mine d'aimer, la mine de haïr, parce que faire la mine est une expression absolue, comme *faire* le plaisant, le dévot, le connaisseur (Voltaire). — Molière l'emploie dans le sens de *faire mine* de... — M^{me} de Sévigné prend la même liberté que Molière : « Où le petit a-t-il pris cette timidité ? J'ai peur que vous ne m'en accusiez ; il me semble que vous m'en faites la mine. — C'est-à-dire « que vous avez l'air, l'intention de m'en accuser ». — L'auteur du *Misanthrope* est encore plus hardi que M^{me} de Sévigné, puisqu'il met le pluriel *les mines*.

3. *Quid Romæ faciam ? Mentiri nescio : librum, Si malus est, nequeo laudare et poscere ; etc.*

(Juvénal, *Sat.* III, v. 41-42.)

Mais moi, vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrais-je faire ?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir ;
Et quand je le pourrais, je n'y puis consentir.

(Boileau, *Sat.* I, vers 42-44.)

L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse.
 Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
 Une âme compatible avec l'air de la cour ;
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires 1085
 Pour y bien réussir et faire mes affaires ¹.
 Être franc et sincère est mon plus grand talent ;
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence ². 1090
 Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels, 1095
 On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
 A donner de l'encens à Madame une telle,
 Et de nos francs marquis essuyer la cervelle ³.

ARSINOË

Laissons, puisqu'il vous plait, ce chapitre de cour ;
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour ; 1100

1. « Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage : il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi utile au courtisan pour sa fortune que la franchise, la sincérité et la vertu. » (La Bruyère, *De la cour*.)

2. On rappelle à ce propos que M. de Montausier quitta d'abord la cour pour aller à l'armée, déclarant « qu'il lui coûtait moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentiments, et qu'il n'achèterait jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité ». (Voyez Fléchier, *Oraison funèbre de Montausier*.)

3. La cervelle légère, ou plutôt les actions de gens qui ont la cervelle légère ; c'est une *métonymie*.

Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie, 1105
Que cette personne est, Madame, votre amie ?

ARSINOË

Oui; mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait;
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme. 1110

ALCESTE

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant !

ARSINOË

Oui, toute mon amie ¹, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs. 1115

ALCESTE

Cela se peut, Madame : on ne voit pas les cœurs;

1. *Toute mon amie* qu'elle est; comme, au vers 390 : « nos pères
tout grossiers ». — Corneille a dit de même :

*Toute ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne.*

(*Théodore*, vers 999 et 1000.)

— « *Je la nomme* est vicieux; le terme propre est : « *je la déclare.* »
(*Voltaire.*)

Mais votre charité se seroit bien passée¹
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOË

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé. 1120

ALCESTE

Non ; mais sur ce sujet quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOË

Hé bien ! c'est assez dit ; et sur cette matière 1125
Vous allez recevoir une pleine lumière².
Oui, je veux que de tout³ vos yeux vous fassent foi :
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;
Là je vous ferai voir une preuve fidèle

1 C'est-à-dire aurait bien dû se passer, s'abstenir :

L'ours boucha sa narine :

Il se fût bien passé de faire cette mine.

(La Fontaine, *la Cour du lion*, v. 16 et 17.)

— Remarquez le terme abstrait *votre charité*, pour le terme concret ; c'est une *métonymie* fort élégante et fort usitée chez nos meilleurs écrivains. Les modernes n'ont abusé.

2. C'est ainsi que l'action se développe et que l'intérêt grandit. — Schlegel prétend cependant qu'il n'y a dans le *Misanthrope* ni intérêt, ni action.

3. Var. Oui, je veux que du tout (1682).

De l'infidélité du cœur de votre belle¹; 1130
 Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
 On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

1. Auger a blâmé, non sans raison, ce jeu de mots; une antithèse analogue se trouve dans Malherbe :

Ce n'est pas dans mes vers qu'une amante abusée

Fait de tous les assauts que la rage peut faire

Une fidèle preuve à l'infidélité.

(*Larmes de Saint-Pierre*, 1^{re} strophe.)

Et dans Corneille :

Rends un sang infidèle à l'infidélité.

(*Cinna*, vers 1147.)

« Le goût des *concetti*, puisé dans la poésie italienne, ajoute le critique, exerçait encore son influence sur les esprits les plus vigoureux. » — Ne serait-il pas permis de croire que l'abus reproché à Molière est une simple négligence? Un peu de préciosité d'ailleurs ne messied pas à une prude.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure¹,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner, 1135
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs² occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point³. 1140
De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
On peut être honnête homme et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières ; 1145

1. On ne saurait mieux définir le misanthrope : c'est une âme droite, honnête, loyale et noble, mais *dure à manier*.

2. Messieurs les maréchaux, comme nous l'avons dit ci-dessus (note au vers 752).

3. *Hors de ce point*, et ce point est précisément le seul qui importe :

Je le tiens galant homme en toutes les manières,
 Homme de qualité, de mérite et de cœur,
 Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur ¹.
 Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
 Son adresse à cheval, aux armes, à la danse; 1150
 Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur;
 Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie ². »
 Enfin toute la grâce et l'accommodement 1155
 Où s'est, avec effort, plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style ³ :
 « Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
 Et pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
 Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. » 1160

1. Dans la satire IX (composée en 1667, publiée en 1668), Boileau parlait de Chapelain comme Alceste fait d'Oronte :

Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité,
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
 On le veut, j'y souscris et suis prêt à me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
 Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire.

(Vers 211-220)

2. Racan nous a rapporté qu'un homme de condition étant venu montrer à Malherbe des vers de sa façon, le poète, juge sévère, les lut avec dédain et lui demanda « s'il avait été condamné à être pendu ou à faire ces vers-là, parce que, à moins de cela, il ne devait point exposer sa réputation en produisant des ouvrages si ridicules » (Racan, *Vie de Malherbe*.)

3. VAR. L'édition de 1734 porte « adoucir mieux son style ». — Du même, dans la scène du sonnet, Alceste se flattait d'adoucir l'expression de sa pensée — et n'y réussissait nullement; nous avons remarqué qu'il était par là doublement comique.

Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE

Dans ses façons d'agir, il est fort singulier ;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,
Et la sincérité dont son âme se pique 1165
A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque ¹.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir partout comme chez lui.

PHILINTE

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne 1170
De l'humeur dont ² le Ciel a voulu le former
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où ³ son penchant l'incline.

ÉLIANTE

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs, 1175
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties ⁴.

1. Voilà sans doute ce que Molière veut que nous pensions d'Alceste.
Rousseau aurait bien dû méditer ce couplet d'Éliante.

2. *Étant* de l'humeur, etc.

3. Auger critique, à tort selon nous, cette expression ; où pour vers laquelle est tout à fait dans les habitudes de cette époque, et l'on peut dire *incliner* pour *faire incliner*.

4. Il est plusieurs fois parlé de ces *rapports* dans les comédies et tragédies de Corneille. *Le ciel*, dit Isabelle à son père dans l'*Illusion* :

..... Attache ici-bas avec des sympathies
Les âmes que son ordre a là-haut assorties.

Mais les spectateurs devaient avoir surtout présents les passages que

PHILINTE

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux¹ choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir. 1180
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
 Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même² ;
 Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE

Je crois que notre ami, près de cette cousine, 1185
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;

rappellent Auger et Aimé Martin, et que nous allons citer : quelques vers de *Rodogune*, et un couplet plus célèbre encore de la *Suite du Menteur*, que Corneille lui-même nous apprend avoir « tellement plu, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas craint d'en charger leur mémoire ».

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
 Dont par le doux rapport les âmes assorties
 S'attachent l'une à l'autre....

(*Rodogune*, 1644, vers 359-362.)

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
 Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
 Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
 Sème l'intelligence avant que de se voir.

(*La Suite du Menteur*, 1643, vers 1221-1224.)

(Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains*.)

1. Selon un usage très fréquent au dix-septième siècle et que nous avons conservé dans bien des cas, à équivalait à *par*

Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

(Racine, *Phèdre*, vers 1076.)

2. La bienveillante modération d'Éliante est plus philosophe que les colères amoureuses d'Alceste et que l'austère vertu des sages : elle seule juge Célimène avec équité. Dans la coquetterie de cette femme, veuve à vingt ans, il faut faire la part de la légèreté et de la jeunesse.

Et s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
 Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,
 Et par un choix plus juste, on le verroit, Madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre âme.

1190

ÉLIANTE

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
 Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi :
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;
 Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse¹ ;
 Et si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir²,
 Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
 Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
 Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
 S'il falloit que d'un autre³ on couronnât les feux,
 Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux ;
 Et le refus souffert, en pareille occurrence,
 Ne m'y feroit trouver aucune répugnance⁴.

1195

1200

PHILINTE

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
 Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas ;

1. *S'intéresse*, prend de l'intérêt (mot très fort alors) :

Mais je sens que pour toi ma pitié *s'intéresse*.

(Corneille, *Cid*, v. 423.)

Mon cœur, mon lâche cœur *s'intéresse* pour lui.

(Racine, *Andromaque*, v. 1404.)

2. S'il arrivait qu'à moi la chose pût tenir.

3. L'édition de 1734 porte d'une autre. — Sans doute, les premières éditions de Molière et de Racine ont « un autre » partout où nous écrivons « une autre », mais le masculin est ici nécessaire ; Éliante veut dire : Si on (Célimène) épousait un autre homme qu'Alceste, je recevrais les vœux de cet amant évincé.

4. Et, en de telles circonstances, ce n'est pas le refus essuyé ailleurs par celui qui m'adresserait ses vœux, qui me ferait trouver aucune répugnance à les recevoir. (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains de la France*.)

Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire 1205
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire ¹.
Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente : 1210
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

ÉLIANTE

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE

Non, Madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme ²,
J'attends l'occasion de m'offrir hautement, 1215
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment ³.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE

ALCESTE

Ah ! faites-moi raison ⁴, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

1. Voyez le vers 243 et les suivants. — Philinte y déclare son penchant pour Éliante et y conseille néanmoins à son ami d'épouser cette cousine de Célimène.

2. Voyez la note au vers 812.

3. Philinte épousera Éliante ; ceux qui veulent absolument qu'il y ait un mariage au dénouement d'une comédie seront satisfaits.

4. Vengez-moi.

ÉLIANTE

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émuvoir ¹?

ALCESTE

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir ; 1220
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait.... Mon amour.... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE

O juste Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces 1225
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE

Mais encor qui vous peut...?

ALCESTE

Ah! tout est ruiné ²;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :

1. Ce vers et les suivants (jusqu'au vers 1230) se retrouvent dans *Dom Garcie* (joué en 1661), à la scène VII de l'acte IV. Plusieurs débris de cette dernière pièce, imprimée seulement après la mort de l'auteur, prirent place dans *l'Amphitryon*, dans *les Femmes savantes*, surtout dans *le Misanthrope* (comparez les scènes II et III de l'acte IV du *Misanthrope* avec les scènes V de l'acte II, — VII et VIII de l'acte IV de *Dom Garcie*). — De beaux vers, restés froids dans la bouche de *Dom Garcie*, retrouvèrent toute leur valeur quand ils furent prononcés par Alceste, sincère dans son amour comme dans tous les actes de sa vie.

2. Expression forte qui rappelle le sens du latin *ruina* (*ruere*). Pour le cœur sincèrement épris, il semble que tout s'écroule lorsque son amour est trahi.

Célimène.... Eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

1230

ÉLIANTE

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

PHILINTE

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères....

ALCESTE

Ah, morbleu ! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires ¹.

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.

1235

Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ² ma disgrâce et sa honte :
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

1240

PHILINTE

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt ³.

1. Le pauvre Philinte essuie toutes les colères d'Alceste ; ce personnage calme et paisible a le don d'exaspérer le misanthrope. — Dès le vers suivant, Alceste s'adresse de nouveau à Éliante, comme l'indique d'ailleurs l'édition de 1734.

2. *Produit*, montré ; *producere in lucem*. — De là *produire* des témoins, une pièce authentique, un document. — Cette lettre, on le comprend, a été donnée à Alceste par Arsinoé.

3. Alceste est injuste envers Philinte, dont l'amitié s'obstine à embrasser ses intérêts.

ÉLIANTE

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage.... 1245

ALCESTE

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage¹;
 C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
 Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
 Vengez-moi d'une ingratitude et perfide parente,
 Qui trahit lâchement une ardeur si constante; 1250
 Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE

Moi, vous venger ! Comment ?

ALCESTE

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :
 C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
 Et je la veux punir par les sincères vœux, 1255
 Par le profond amour, les soins respectueux,
 Les devoirs empressés et l'assidu service
 Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez²; 1260
 Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
 Et vous pourrez quitter³ ce désir de vengeance.

1. *L'ouvrage* de me venger et de me consoler; ce mot répond à la pensée d'Alceste.

2. Avec quelle délicatesse Éliante *manie* cette âme ! La bonté seule peut donner tant d'adresse.

3. VAR. Et vous pouvez quitter (1734). — *Quitter* s'employait fréquemment dans le sens de *laisser, abandonner*. « Quittez ce souci, » dit la Fontaine.

Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante, 1265
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant ¹.

ALCESTE

Non, non, Madame, non : l'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ; 1270
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après 1275
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE

Ouais ² ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ? 1280

1. *In amore semper mendax iracundia est.*

(P. Syrus.)

Amantium iræ, amoris integratio est.

(Térence, *Andrienne*, scène v de l'acte II.)

2. Ce *ouais* ne s'adresse pas à Alceste. C'est une exclamation *a parte* qui nous prouve que Célimène sent venir l'orage.

ALCESTE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
 A vos déloyautés ¹ n'ont rien de comparable ;
 Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous ².

CÉLIMÈNE

Voilà certainement des douceurs que j'admire. 12 55

ALCESTE

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire ³ :
 Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
 Et j'ai de sûrs témoins ⁴ de votre trahison.
 Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme :
 Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme, 1290
 Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvoit odieux,
 Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ⁵ ;

1. Remarquez ce pluriel : vos actes de déloyauté. — Racine a employé dans le même sens le mot *infidélité*.

J'y suis encor, malgré tes *infidélités*.

(*Andromaque*, v. 1359.)

Il expire ; et nos Grecs irrités
 Ont lavé dans son sang ses *infidélités*.

(*Andromaque*, v. 1496.)

2. Ce vers et les trois précédents étoient dans *Dom Garcie de Navarre* (vers 1260-1263).

3. Ces *plaisanteries* de Célimène sont une manœuvre habile ; grâce à son aimable ironie, elle amène Alceste à lui dire tout ce qu'elle a besoin de savoir, sans risquer de se compromettre par quelque parole imprudente ; elle garde tout l'avantage que le calme a sur la colère. — Sauf quelques modifications, tout ce couplet d'Alceste se retrouve dans *Dom Garcie* (acte IV, sc. VIII, v. 1274-1301).

4. *Témoins pour témoignages, preuves*. — Comme plus bas aux vers 1326 et 1336.

5. Cette scène est plaisante sans aucun doute, et l'on aurait tort d'y chercher une scène de tragédie ; mais la passion profonde d'Alceste lui inspire des mots touchants.

Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre ¹ me disoit ce que j'avois à craindre.
 Mais ne présumiez pas que, sans être vengé, 1295
 Je souffre le dépit de me voir outragé.
 Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
 Et que toute âme est libre à ² nommer son vainqueur. 1300
 Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
 Et, rejetant mes vœux ³ dès le premier abord,
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie ⁴, 1305
 C'est une trahison, c'est une perfidie,
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

1. Cet *astre*, c'est l'étoile de chacun. — Expression passée de la langue des astrologues dans la langue populaire :

Si son *astre* en naissant ne l'a formé poète.

(Boileau.)

On disoit aussi l'*ascendant*

Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son *ascendant*, Monsieur, l'emportera....

(Tartuffe, vers 539)

On ne saurait croire combien longtemps l'astrologie resta en faveur : un astrologue était caché près de la chambre d'Anne d'Autriche au moment où celle-ci mit au monde Louis XIV. il tira l'horoscope de l'enfant royal.

2. Nous dirions plutôt *libre de*, mais, à cette époque, on usait plus fréquemment qu'aujourd'hui de la préposition *à* pour unir les adjectifs à leurs compléments. « A moi-même barbare, » dit Racine, et Bossuet : « Dieu bienfaisant à ses créatures. »

3. *Anacoluthé* et, en même temps, sorte de participe absolu dont on pourrait trouver d'autres exemples :

S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,

Par cet endroit passe un maître d'école.

(La Fontaine.)

4. Le sens est si clair et le tour si naturel, qu'on a à peine le loisir de remarquer cette expression un peu bizarre : *applaudir une flamme*.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage : 1310
 Percé¹ du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés,
 Je cède aux mouvements d'une juste colère,
 Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ? 1315
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur², le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traitres appas dont je fus enchanté. 1320

CÉLIMÈNE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !
 Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tous prêts³ :

1. Percé se rapporte, par *syllèpse*, à *je*, dont l'idée est contenue dans l'adjectif *mes* (sens). — Cette construction est fréquente :

Voilà comme, *occupé* de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se former, ont attendu le jour.

(Racine, *Britannicus*, vers 405-406.)

2. Comparez *Dom Garcie*, vers 550-567.

3. Il lui avait déjà dit, avec un sentiment analogue :

Et c'est pour *mes péchés* que je vous aime ainsi.

4. Beaucoup d'éditions, à dater de 1675, portent « des moyens tout prêts ». C'est ainsi que nous écririons aujourd'hui.

Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits ¹;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

1325

CÉLIMÈNE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ²?

ALCESTE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMÈNE

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE

Quoi? vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?

1330

CÉLIMÈNE

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

1. C'est-à-dire « votre écriture ». — Voyez vers 1087.

2. Alceste étale triomphalement le billet d'Oronte; Célimène voit alors que le péril n'est pas bien grand, qu'il lui sera facile d'expliquer la chose à son avantage, et c'est avec un ton dédaigneux qu'elle répond:

Voilà donc le sujet, etc., etc.

On a prétendu qu'une scène semblable s'était passée entre Molière et Armande Béjard; aucune preuve solide n'est citée à l'appui de cette anecdote, que l'on a tirée d'un pamphlet peu digne de foi, *La fameuse comédienne*.

ALCESTE

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi¹ son style vous accuse ?

CÉLIMÈNE

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant. 1335

ALCESTE

Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de² douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

CÉLIMÈNE

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALCESTE

Les gens quidans mes mains l'ont remise aujourd'hui. 1340
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers³ moi moins coupable en effet ?

CÉLIMÈNE

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il ? et qu'a-t-il de coupable ? 1345

1. Vers pour *envers* ; Racine dit aussi :

... M'acquitter *vers* vous de mes respects profonds
(*Bajazet*, vers 899.)

2. Nous avons déjà remarqué ce tour, qui rappelle le *quiquid* des Latins suivi du *génitif*.

3. Voyez ci-dessus la note au vers 1334.

ALCESTE

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable.
 Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
 Et me voilà, par là, convaincu tout à fait ¹.
 Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
 Et croyez-vous les gens si privés de lumières ? 1350
 Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air ²,
 Vous voulez soutenir un mensonge si clair,
 Et comment vous pourrez tourner pour une femme
 Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?
 Ajustez, pour couvrir un manquement de foi, 1355
 Ce que je m'en vais lire....

CÉLIMÈNE

Il ne me plaît pas, moi ³.
 Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
 Et de me dire au nez ⁴ ce que vous m'osez dire.

ALCESTE

Non, non : sans s'emporter, prenez un peu souci
 De me justifier les termes que voici. 1360

1. S'il ne l'est pas, il souhaite déjà de l'être, et Célimène qui s'en aperçoit saura bien en tirer son profit.

2. Air a ici un sens plus fort que celui de *façon, manière* ; il se rapproche du mot *front* (le *os* des Latins) : de quel *front*.

3. *Plaire*, pris impersonnellement, a le sens de *vouloir* :

Vous *plaît-il* un morceau de ce jus de réglisse ?

(*Tartuffe*, vers 1498.)

C'est-à-dire : *voulez-vous* un morceau, etc.

Il ne me *plaît pas*, moi équivaut donc à : *je ne veux pas moi*, et ce dernier mot est mis pour *quant à moi*.

Ce tour se retrouve dans *Tartuffe* (vers 575) et dans le *Médecin malgré lui* (sc. II) où Molière n'était pas contraint par la mesure.

4 Au *nez* est familier ; mais Célimène, qui, avec une grande habileté, change brusquement de ton et affecte de paraître irritée, ne craint pas d'employer le langage qui convient à la colère.

CÉLIMÈNE

Non, je n'en veux rien faire, et dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie ¹; 1365
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît ².
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête. 1370

ALCESTE

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi? d'un juste courroux je suis ému ³ contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on que-
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout, [relle!
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris *magnanimement*
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris ⁴? *scène* 1380

1. Comparez *Dom Garcie de Navarre*, vers 574-575.

2. Tout avouer d'avance était la meilleure manière de n'avouer rien.

3. *S'émouvoir* s'employait même absolument dans le sens de *s'irriter* :

.... Parle sans t'émouvoir,

dit Rodrigue au comte dans le *Cid* de Corneille (vers 404).

4. Jusqu'ici, Alceste parlait *à part*. Il va s'adresser maintenant à Céli-
mène.

Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
 Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
 Et ménager pour vous l'excès prodigieux
 De ce fatal amour né de vos traîtres yeux¹ !
 Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable, 1385
 Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable ;
 Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent :
 A vous prêter les mains² ma tendresse consent ;
 Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
 Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle³. 1390

CÉLIMÈNE

Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux,
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
 Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
 Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté, 1395
 Je ne le dirois pas avec sincérité⁴.
 Quoi ? de mes sentiments l'obligeante assurance
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
 Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix⁵ ? 1400

1. Voyez *Dom Garcie de Navarre*, vers 1396-1399.

2. C'est-à-dire « à vous aider ». — Il y a ici une légère incohérence de métaphores, qui sera autrement sensible dans une expression analogue, au vers 1761. — Il faut toujours se défier des locutions toutes faites quand on les combine avec d'autres mots.

3. La sincérité avec laquelle il avoue sa *faiblesse*, l'émotion dont sa prière est remplie, sa bonne foi et sa douleur nous désarment ; nous avons pitié de cet honnête homme vaincu par l'impitoyable coquette.

4. Peut-être qu'au fond son cœur *penche* en effet du côté d'Alceste. « Comment une femme peut-elle ne pas aimer Alceste ? » disait M^{lle} Mars, un des principaux interprètes du rôle de Célimène. Mais la coquette ne l'aime pas assez pour lui sacrifier les adorateurs dont elle se raille tout en les écoutant.

5. Ce vers et les suivants se lisent, avec quelques variantes, dans *Dom Garcie de Navarre*, vers 804-811.

Et puisque notre cœur fait un effort extrême
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
 S'oppose fortement à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle 1405
 Doit-il impunément douter de cet oracle?
 Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas¹
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
 Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère : 1410
 Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
 De conserver encor pour vous quelque bonté;
 Je devrois autre part attacher mon estime,
 Et vous faire un sujet de plainte légitime².

ALCESTE

Ah ! traîtresse, mon foible est étrange pour vous ! 1415
 Vous me trompez sans doute avec des mots si doux.
 Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée³ :

1. *S'assurer à pour se rassurer par :*

... Je m'assure encore aux bontés de ton frère.

(Racine, *Bajazet*, 533.)

On disait aussi *s'assurer sur, s'assurer en :*

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer....

(Racine, *Britannicus*, 322.)

Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer.

(Racine, *Andromaque*, 87.)

Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites.

(*Athalie*, v. 1124.)

Molière dit encore dans *Dom Garcie*, vers 1223 :

Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?

Point n'est pas un pléonasme au vers suivant ; il exprime fortement la négation et que prend le sens de *si ce n'est*.

2. Peut-on mieux se justifier en affectant de ne se justifier pas ?

3. Voilà le mot qui atteste la défaite complète : Alceste est perdu et Célimène n'a plus qu'à triompher : elle le fera en coquette consommée.

A votre foi mon âme est toute abandonnée ;
Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur. 1420

CÉLIMÈNE

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable, 1425
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
Que le Ciel, en naissant¹, ne vous eût donné rien,
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice, 1430
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour².

1. Le participe, précédé de *en*, devrait se rapporter au sujet de la proposition de laquelle il dépend. Mais ce rapport n'était pas jugé comme rigoureusement nécessaire par les écrivains du dix-septième siècle ; il leur suffisait que les mots ne présentassent ni amphibologie ni obscurité.

Ainsi Corneille a pu dire :

Mes crimes, *en vivant*, me la pourraient ôter.

(*Polyeucte*, 664.)

et Racine :

Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,

.....
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.

On connaît le proverbe : la fortune lui vient *en dormant* (pendant qu'il dort). — *En naissant* équivaut naturellement à : *d votre naissance*.

2. « Mesurez de quel point Alceste partit au commencement, et quel intervalle il a franchi jusqu'au point où il arrive à la fin ; vous jugerez l'étendue immense du talent de l'auteur. Cette belle scène s'expose par la colère, se lie et s'intrigue par l'amour, et se dénoue par la faiblesse naturelle aux passions véhémentes. » (Lemercier, *Cours de littérature*, xx^e séance.)

CÉLIMÈNE

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
 Me préserve le Ciel que vous ayez matière !....
 Voici Monsieur Du Bois, plaisamment figuré¹.

1435

SCÈNE IV

DU BOIS, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE

Que veut cet équipage², et cet air effaré ?
 Qu'as-tu ?

DU BOIS

Monsieur....

ALCESTE

Hé bien ?

DU BOIS

Voici bien des mystères³.

1. C'est-à-dire avec une plaisante figure et un équipage qui a lieu de surprendre. — Le vers suivant est un exact commentaire.

2. Du Bois est équipé en courrier, tout prêt à prendre la poste, chaussé de grandes bottes. — « Cet acte, écrivait M. Despois dans une note destinée à la collection des *Grands écrivains*, cet acte est un peu sérieux : Molière l'a terminé habilement par cette petite scène, d'un comique parfait, qui nous repose et nous laisse sous l'impression qui doit dominer dans toute comédie. » M. Despois remarque également que Molière a refait ici une scène de Quinault (la VII^e de l'acte II de *l'Amant indiscret*, pièce donnée en 1654).

3. *Mystère*, chose à la fois secrète et importante.

ALCESTE

Qu'est-ce ?

DU BOIS

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE

Quoi ?

DU BOIS

Parlerai-je haut ?

ALCESTE

Oui, parle, et promptement.

DU BOIS

N'est-il point là quelqu'un ?....

ALCESTE

Ah ! que d'amusement¹ ! 1440

Veux-tu parler ?

DU BOIS

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment ?

1. *Amusement* dans le sens de *retard* :

Le moindre *amusement* peut vous être fatal.

(*Tartuffe*, vers 1848 ;

Voyez ci-après le vers 1642.

DU BOIS

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE

Et pourquoi ?

DU BOIS

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE

La cause ?

DU BOIS

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ? 1445

DU BOIS

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE

Ah ! je te casserai la tête assurément ¹,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine, 1450

1. Jusqu'à son valet, tout le monde met à l'épreuve l'humeur irritable d'Alceste.

Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit pour le lire, être pis que démon¹.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer², je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE

Hé bien ? quoi ? ce papier, qu'a-t-il à démêler, 1455
Traître, avec le départ dont tu viens me parler !

DU BOIS

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite³,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement.
Et ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement, 1460
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire.... Attendez, comme⁴ est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

1. Les éditions de 1682 et 1734 portent : *être pis* qu'un démon. — *Pis* est pris neutralement : *quelque chose de pis*. Molière dit aussi dans *l'Impromptu de Versailles* : « La prose est *pis* encore que les vers. »

2. Rabelais appelle le diable *le grand diantre d'enfer*. — Du Bois parle la langue familière, imagée, — incorrecte au besoin, — qui convient à sa condition.

3. Une heure *ensuite*, dit Auger, est un barbarisme pour « une heure après ». — Barbarisme, soit ; nous le mettons sur le compte de M. Du Bois.

4. *Comme* serait aujourd'hui remplacé par *comment* ; mais, du temps de Molière, il était fort usité, même dans les interrogations directes :

Qu'est-ce qu'on fait céans ? *Comme* est-ce qu'on s'y porte ?

(*Tartuffe*, vers 230.)

... Albin, *comme* est-il mort ?

(*Corneille, Polyeucte*, vers 994.)

DU BOIS

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
 Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse, 1465
 Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE

Mais quoi ? n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DU BOIS

Non : il m'a demandé de l'encre et du papier,
 Et vous a fait un mot ¹, où vous pourrez, je pense,
 Du fond de ce mystère avoir la connaissance. 1470

ALCESTE

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
 Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ² ?

DU BOIS, après l'avoir longtemps cherché.

Ma foi ! je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE

Je ne sais qui me tient.....

1. Encore une locution très familière, d'une correction douteuse, mais que le laquais emploie sans scrupule : *mot* y est synonyme de *lettre* et l'on dit fort bien *faire une lettre*.

2. Impertinent digne d'aller au diable. — Voyez plus haut le vers 334.

CÉLIMÈNE

Ne vous emportez pas, 1475
Et courez démêler un pareil embarras¹.

ALCESTE

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne²;
Mais pour en triompher, souffrez³ à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour⁴. 1480

1. Nous avons remarqué que le mot *embarras* était alors beaucoup plus fort et plus noble qu'aujourd'hui :

De quoi voulez-vous là que la cour *s'embarrasse* ?

(Vers 1062.)

2. Les verbes qui signifient *empêcher* se construisent avec ou sans *ne* quand ils sont accompagnés d'une négation : il n'empêche pas que je vous entretienne. — Des exemples nombreux, tirés de nos bons auteurs, prouvent qu'au dix-septième siècle on se dispensait parfois d'employer *ne* après ces verbes, même quand ils n'étaient pas accompagnés de négation ; c'est le cas de ce vers.

3. *Souffrez*, synonyme de *permettre*, se construit comme ce verbe

... Vos désirs lui seront complaisants,
Jusques... à lui souffrir...
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

(École des maris, 221-224.,

4. Comparez avec cette scène la scène III de l'acte second dans *les Fâcheux*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige ?....

ALCESTE

Non : vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner ¹ :
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes, 1485
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ? contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;

1. Alceste est toujours extrême dans ses résolutions ; à la fin de l'acte II il s'écriait déjà, vers 733 :

J'irai, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

Sur la foi de mon droit mon âme se repose; 1490
 Cependant je me vois trompé par le succès¹,
 J'ai pour moi la justice et je perds mon procès!
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
 Toute la bonne foi cède à sa trahison! 149
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
 Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
 Renverse le bon droit et tourne² la justice!
 Il fait par un arrêt couronner son forfait!
 Et non content encor du tort que l'on me fait³, 1500
 Il court parmi le monde un livre abominable,
 Et de qui la lecture est même condamnable,
 Un livre à mériter la dernière rigueur,
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur⁴,
 Et là-dessus, on voit Oronte qui murmure, 1505
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
 Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
 Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,

1. *Succès*, résultat, issue, événement :

Soit. J'en veux voir le succès.

(Vers 195.)

2. *Tourne*, dans le sens de *faire tourner, faire plier*; Voltaire blâme cette expression; elle nous rappelle le *fas versum* de Virgile et nous semble forte et claire. — Ce qui nous paraîtrait plutôt un peu étrange, c'est le *poids de sa grimace*.

3. La construction de la phrase va être changée brusquement, par véhémence, mais *non content* ne semble pas être (cependant Génin le dit) une sorte d'adverbe, d'équivalent de *nonobstant*; il se rapporte bien à *fourbe*, qui vient au vers 1504, et c'est ce mot qu'il y faut rattacher, malgré l'interruption, comme le vrai sujet. (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains de la France*.)

4. Remarquez ici l'emploi particulier du verbe *faire*. — D'après Grimarest, Molière ferait allusion ici à un trait de sa propre vie : les hypocrites, irrités par le *Tartuffe*, faisaient courir dans Paris un livre abominable qu'ils mettaient sur le compte de notre auteur afin de le perdre dans l'esprit du roi. Grimarest est seul à rapporter ce fait.

Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée; 1510
 Et parce que j'en use avec honnêteté,
 Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon, 1515
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
 Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
 C'est à ces actions que la gloire¹ les porte !
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux ! 1520
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes, 1525
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites² :

1. Alceste conclut trop vite du particulier au général et c'est ainsi qu'il est devenu *misanthrope*. « La misanthropie, dit Platon, vient de ce qu'après s'être beaucoup trop fié, sans aucune connaissance, à quelqu'un, et l'avoir cru tout à fait sincère, honnête et digne de confiance, on le trouve, peu de temps après, méchant et infidèle, et tout autre encore dans une autre occasion ; et lorsque cela est arrivé à quelqu'un plusieurs fois, et surtout relativement à ceux qu'il aurait crus ses meilleurs et plus intimes amis, après plusieurs mécomptes il finit par prendre en haine tous les hommes, et ne plus croire qu'il y ait rien d'honnête dans aucun d'eux... N'est-ce donc pas une honte ?... N'est-il pas évident que cet homme-là entreprend de traiter avec les hommes sans avoir aucune connaissance des choses humaines ? car s'il en avait eu un peu connaissance, il eût pensé, comme cela est en réalité, que les bons et les méchants sont les uns et les autres en bien petite minorité, et ceux qui tiennent le milieu, en un très grand nombre. »

(*Phédon*, traduction de M. Cousin.)

2. *Gloire* a déjà été relevé (vers 1017) dans le sens de *orgueil*, *vanité*.

3. Encore un emploi particulier du verbe *faire* dans l'acception de *supposer*, *penser*, *dire*.

Ce que votre partie ose vous imputer
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,
 Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire. 1530

ALCESTE

Lui ? De semblables tours il ne craint point l'éclat;
 Il a permission d'être franc scélérat;
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
 On l'en verra demain en meilleure posture¹.

PHILINTE

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné 1535
 Au bruit² que contre vous sa malice a tourné :
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
 Il vous est en justice aisé d'y revenir,
 Et contre cet arrêt....

ALCESTE

Non ; je veux m'y tenir. 1540
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
 On y voit trop à plein³ le bon droit maltraité,
 Et je veux qu'il demeure à la postérité⁴.

1. *Posture*, position, situation, comme nous disons aujourd'hui.

2. On n'a point trop *donné* dans les bruits mensongers, on ne s'est pas laissé tromper, prendre comme dans un piège. — Nous savons que la préposition *à* remplaçait fréquemment *sur*, *dans*, *par*, etc.

3. Nous avons déjà lu, au vers 125 :

Au travers de son masque on voit à *plein* le traître.

Cette expression est très ancienne et fort énergique.

4. *A la postérité* ! c'est beaucoup dire ; Alceste peut-il penser que les siècles futurs s'occuperont de son procès ? Quelle importance il donne à un fait tout personnel, et comme il se laisse facilement entraîner à confondre sa cause avec celle du genre humain !

Comme une marque insigne, un fameux témoignage 1545
 De la méchanceté des hommes de notre âge.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
 Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
 Contre l'iniquité de la nature humaine,
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine¹. 1550

PHILINTE

Mais enfin....

ALCESTE

Mais enfin, vos soins sont superflus :
 Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
 Excuser² les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE

Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît : 1555
 Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
 Pour vouloir se tirer de leur société³ ? 1560

1. J.-B. Rousseau a imité ces quatre vers dans sa comédie du *Flatteur* :

Ce sont dix mille écus que j'y perdrai peut-être,
 Mais pour dix mille écus on est trop heureux d'être
 Détrompé pour jamais d'un scélérat maudit.

(Acte V, scène x.)

Alceste se complait dans sa haine, ce qui est une preuve de parti pris et d'entêtement.

2. Auger remarque qu'on ne dit pas : *excuser une chose à quelqu'un*.

3. En somme, l'idéal de Philinte, ce serait le personnage de la Bruyère (chap. *De l'homme*, n° 28) : « Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu ; mais il excuse les particuliers. » La sévérité pour l'espèce est la raison de son indulgence pour les individus. (Note de D. Despois.)

Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie ¹ ;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout étoit revêtu ² ,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles, 1565
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à ³ pouvoir sans ennui
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde....

ALCESTE

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde ; 1570
En beaux raisonnements vous abondez toujours ⁴ ;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;
De ce que je dirois je ne répondrais pas, 1575
Et je me jetterois cent choses sur les bras.

1. Sénèque trouve de même fort heureux pour Caton que beaucoup de méchants fussent nés de son temps afin « d'éprouver sa vertu ». — « *Ita cre debuit et bonos, quibus se approbaret, et malos, in quibus viam suam experiretur.* » — Philinte parle ici en philosophe et en chrétien.

2. Belle image que nous avons remarquée plus haut (vers 131) :

... Son sort de splendeur revêtu.

3. On les emploie, on s'en sert pour... ; l'utilité de la vertu est de... pouvoir, etc.

4. Ces vers ironiques rappellent le langage de Turnus lorsqu'il répond à Drancès, au XI^e livre de l'*Enéide* :

Larga quidem, Drance, semper tibi copia fandi.

(Vers 378.)

Orgon coupe la parole d'une manière analogue à son beau-frère Cléante :

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère.

(*Tartuffe*, vers 346.)

Laissez-moi, sans dispute ¹, attendre Célimène :
 Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
 Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
 Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

1580

PHILINTE

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
 Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
 Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE

C'est une compagnie étrange pour attendre,
 Et je vais obliger Éliante à descendre ².

1585

SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE

ORONTE

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
 Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.

1. *Dispute*, dans le sens de *discussion*. — On employait de même *disputer* pour *discuter* :

Je *disputai* longtemps, je fis parler mes yeux.

(Racine, *Bérénice*, vers 201.)

Vous seule pour Pyrrhus *disputez* aujourd'hui.

(*Andromaque*, v. 547.)

2. *Obliger à* pour *inviter à, persuader de* : « J'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire. »

(*L'Avare*, acte III, scène v.)

Il ne faut de votre âme une pleine assurance :
 Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance. 1590
 Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
 Vous ne devez point feindre à me le faire voir¹; *henta*
 Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
 C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende²,
 De le sacrifier, Madame, à mon amour, 1595
 Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite³,
 Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE

Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
 Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments. 1600
 Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre :
 Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

1. *Feindre, hésiter.* — Dans ce sens, le verbe *feindre* se construit, comme ici, avec *à* lorsqu'il n'est pas accompagné d'une négation.

— Nous feignons à vous aborder. (*L'Avare*, acte I, scène V.)
 — avec *de* lorsqu'il est accompagné d'une négation : « Ainsi, Monsieur, je ne *feindrai point* de vous dire... » (*Don Juan*, acte III, sc. III).
 « S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils *ne feignent point* de leur faire servir un simple bœuf. » (*La Bruyère, Théop. De l'épargne sordide.*)

2. Molière avait déjà dit :

C'est inutilement qu'il prétend Done Elvire.
 (*Don Garcie de Navarre*, v. 140.)

Nous avons vu que, du temps de Molière, *prétendre* était actif, mais on lui donnait plutôt pour régime un nom de chose (vers 1615). Néanmoins la construction qui nous occupe est conforme à l'usage de l'époque et Auger a tort de la blâmer.

3. C'est le sonnet ! — Il y a plus de vanité que de tendresse dans l'amour d'Oronte.

ALCESTE, sortant du coin où il s'étoit retiré.

Oui, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir,
Et sa demande ici s'accorde à¹ mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène; 1605
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,
Les choses ne sont pas pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement² votre bonne fortune. 1610

ALCESTE

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien³ du tout avec vous.

ORONTE

Si votre amour au mien lui semble préférable....

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable....

ORONTE

Je jure de n'y rien⁴ prétendre désormais. 1615

1. On dit mieux *s'accorde avec*.

2. *Aucunement* signifiait *d'une manière quelconque*; cet adverbe vient de *aucun*, — lequel, pas plus que rien (*rien*) au vers 1612, n'a une valeur négative.

3. Voyez la note précédente, — et rapprochez ce vers des *Plaideurs* :

On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie.

(Vers 472.)

— C'est *ne pas* qui a la force négative et nullement le mot *rien*. — Il en est de même de *aucun*, *guère*, *personne*.

4. Voyez la note au vers 1594.

ALCESTE

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux. 1620

ORONTE

Quoi? sur un pareil choix vous semblez être en peine!

ALCESTE

Quoi? votre âme balance et paroît incertaine!

CÉLINÈNE

Mon Dieu! que cette instance¹ est là hors de saison,
Et que vous témoignez, tous deux, peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence, 1625
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :

1. Instance, dans le sens de *insistance*, demande instante :

Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre?

(Tartuffe, vers 1433.)

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
 Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos vœux.
 Mais je souffre, à vrai dire, une gêne¹ trop forte
 A prononcer en face un aveu de la sorte ; *confus* 1630
 Je trouve que ces mots qui sont désobligeants
 Ne se doivent point dire en présence des gens ;
 Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
 Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,
 Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins² 1635
 Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende :
 J'y consens pour ma part.

ALCESTE

Et moi, je le demande : *exige-t-on*
 C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
 Et je ne prétends point vous voir rien ménager. 1640
 Conserver tout le monde est votre grande étude³,
 Mais plus d'amusement⁴, et plus d'incertitude
 Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
 Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
 Je saurai, de ma part, expliquer ce silence, 1645
 Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

1. Gêne, du vieux mot *gehenn*, torture, a, dans nos anciens auteurs, toute sa force étymologique ; il a conservé dans Molière son sens de *tourment*. — De même, dans Racine, le verbe *gêner* :

Et le puis-je madame ? Ah ! que vous me gênez !

(*Andromaque*, vers 342.)

2. Voyez au vers 1288.

3. Ce vers définit en grande partie le caractère de Célimène : *conserver* et *railler* tout le monde est en effet l'étude de cette femme à la fois coquette et médisante.

4. Le sens de ce mot a été précisé au vers 1440.

ORONTE

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ? 1650
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE

ALCESTE

CÉLIMÈNE

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée¹.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur, 1655
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE

N'allez point là-dessus me consulter ici : 1660
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée².

1. Y représente pour cela, pour me persécuter.

2. Célimène doit comprendre que l'embarras devient grave : elle n'est pas soutenue même par Éliante, d'ordinaire si secourable. L'intérêt grandit, n'en déplaît à Schlegel.

ORONTE

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance ¹. 1665

ALCESTE

Il ne faut que poursuivre à garder le silence ².

ORONTE

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE

Et moi, je vous entends si vous ne parlez pas.

1. Image fort juste ; Célimène s'efforçait de tenir la balance égale entre tous ses prétendants, parmi lesquels les plus sérieux étaient Oronte et Alceste.

2. Alceste a dit en effet, au vers 1645 :

Je saurai, de ma part, expliquer ce silence.

Il le considérera comme un arrêt.

— Auger blâme Molière d'avoir employé *poursuivre* au lieu de *continuer*. L'idée d'activité attachée au verbe *poursuivre* ne compatit point, dit-il, avec *garder le silence*, qui exprime une suspension, une privation d'action.

SCÈNE IV

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ, PHILINTE,
ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE

ACASTE

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire ¹. 1670

CLITANDRE

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi 1675
D'un trait à qui ² mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime :
Mes yeux ont démenti leurs témoins ³ les plus forts;
Et l'amitié passant sur de petits discords, 1680

1. Le ton impertinent d'Acaste est inquiétant pour Célimène déjà fort embarrassée entre Alceste et Oronte.

2. *Qui*, régime indirect et précédé d'une préposition, ne s'emploie aujourd'hui que lorsqu'il se rapporte à une personne. — Il se disait fort bien au dix-septième siècle même des noms de choses :

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

(Corneille, *Cinna*, vers 1699-1700.)

Voyez plus haut le même tour, au vers 1502.

3. Mes yeux n'ont pas accueilli. — Je n'ai pas voulu croire aux preuves que l'on mettait sous mes yeux.

J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie.
Pour vous voir vous laver de cette calomnie ¹

ACASTE

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci ².
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre ? 1685

CLITANDRE

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre ?

ACASTE

Messieurs, ces traits ³ pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire. 1690

*Vous êtes un étrange homme de ⁴ condamner mon en-
jouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de
joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien
de plus injuste : et si vous ne venez bien vite me demander
pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma
vie. Notre grand flandrin de Vicomte....*

1. Elle est venue pour voir Célimène accablée par des preuves certaines, et pour jouir de la confusion de sa rivale.

2. *Se prendre à* dans le sens où nous mettons : *s'y prendre pour*
« Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle
fait. »

(L'Avare, acte I, scène II.)

3. *Traits* dans le sens de *traits de plume, écriture*, comme plus haut, vers 1324.

4. « Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de... » (Édition de 1682 et de 1734.) — Acaste lit un billet adressé à Clitandre. — Clitandre lira une lettre écrite pour Acaste.

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds¹, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis....

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtemps la main², je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée³. Pour l'homme aux rubans verts⁴....

1. « Molière ne voulut point ôter au *Misanthrope*, ce grand flandrin qui crachait dans un puits pour faire des ronds, que Madame défunte (il s'agit de M^{me} Henriette) lui avait dit de supprimer lorsqu'il eut l'honneur de lire sa pièce à cette princesse. Elle regardait cet endroit comme un trait indigne d'un si bon ouvrage. Mais Molière avait son original, il voulait le mettre sur le théâtre. » (Grimarest, *Vie de Molière*, p. 188 et 189.) Cette anecdote, fait observer M. Mesnard, n'a d'autre garant que Grimarest. — Nous ne parlerons pas d'une fable invraisemblable que rapportent les frères Parfait, sur le même sujet, et qu'ils dédaignent de réfuter pour ne pas « abuser de la patience du lecteur ». (*Hist. du Théâtre français*, t. X, p. 66.)

2. C'est-à-dire qui m'accompagna. Nous offrons le bras; au dix-septième siècle on donnait la main. Donnez-moi seulement la main jusque chez moi, dit Arsinoé à Alceste au vers 1128.

3. Au figuré, cette expression est un trait de préciosité. — Au propre, elle s'emploie pour désigner des officiers de fortune, qui ne possèdent que leur cape (manteau militaire à capuchon) et leur épée. — Elle s'appliquait d'ordinaire aux cadets de famille, réduits à entrer dans les régiments parce que les aînés héritaient seuls de tous les biens paternels.

4. Il s'adresse à Alceste. Molière, qui jouait ce personnage, portait à la représentation un haut-de-chausses et un justaucorps de brocart garni de rubans verts. — Les rubans étaient fort à la mode : « Je voudrais bien savoir, dit Harpagon à son fils, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête. » (*L'Avare*, acte I, scène v.)

A vous le dé¹, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru²; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste....

Voici votre paquet³.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire⁴ plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement⁵ aux plaisirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime.

1. A vous le tour, métaphore empruntée au jeu de dés.

2. Le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, attribue à *bourru* le sens de « fantasque, bizarre, extravagant ». — Il est pris dans cette acception au vers 627 du *Tartuffe* :

Mais quoi ? si votre père est un *bourru* fiellé....

3. Il s'adresse à Oronte. Les éditions de 1682 et 1734 portent *l'homme au sonnet*, désignation plus claire peut-être, mais qui ne doit pas se trouver dans une lettre antérieure à l'affaire du sonnet. — Quant à la *veste*, Auger fait l'observation suivante : « Il est présumable qu'à l'époque où parut le *Misanthrope*, on commençait à porter la veste sous l'habit ou justaucorps, au lieu du pourpoint sous le manteau... et sans doute Oronte se distinguait des autres personnages par cette veste, qui n'était encore qu'une mode peu suivie » — Il est fort probable aussi qu'Oronte exagérait cette mode.

4. *Dire* se prend dans le sens de *regretter*; *trouver à dire* quelqu'un ou quelque chose, c'est trouver que cette personne ou cet objet nous manque, nous fait défaut : « Lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter. » (*Don Juan*, acte I, scène II.) — Cette locution est encore fort usitée dans certaines contrées de la France.

5. Encore une trace de préciosité; Célimène cherche à être *agréable*; son langage est tantôt familier pour paraître piquant, tantôt un peu maniéré pour être gracieux; mais il est toujours naturel, puisqu'il est toujours conforme au caractère de la jeune femme.

CLITANDRE

Me voici maintenant moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle ?
Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait ¹ glorieux.

ACASTE

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière; 1695
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix ².

ORONTE

Quoi ? de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire ! 1700
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour !
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être.
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître ³:

1. Le cœur de Célimène s'est peint dans ces lettres, qui en sont le portrait.

2. VAR... : des cœurs de plus haut prix (1682 et 1734). Cette variante nous semble préférable, parce qu'elle rend mieux le dépit du petit marquis.

3. Dans l'édition originale *conneître*, pour rimer avec *estre*; dans celles

J'y profite d'un cœur¹ qu'ainsi vous me rendez, 1705
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(A Alceste.)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire² avec Madame.

ARSINOË

Certes, voilà le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir. 1710
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
Mais, Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie, 1715
Devoit-il... ?

ALCESTE

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider³ mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle⁴,

de 1674 et de 1682, *connétre*. (Note des éditeurs de Molière dans la collection des *Grands écrivains*.)

1. J'y fais mon profit. Oronte reprend, *regagne* son cœur qu'il avait donné.

2. Expression dédaigneuse. — Oronte cependant semble moins impertinent qu'Acaste et plus digne que Clitandre : il était plus sérieusement épris, sans avoir jamais éprouvé la passion profonde d'Alceste.

3. Nous avons déjà fait observer que Molière écrit toujours ainsi.

4. *Querelle*, dans le sens de cause, *intérêt* :

(Mon bras) Trahit donc ma *querelle* et ne fait rien pour moi
(Corneille, *Cid*, 241.)

La *querelle* des Grecs à la sienne est liée.

(Racine, *Andromaque*, 1390.)

VAN. Mon cœur a beau vouloir *plaindre* ici sa querelle.

(1674.)

Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger ¹. 1720

ARSINOË.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité, 1725
Si de cette créance ² il peut s'être flatté.
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut ³,
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut; 1730
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

(Elle se retire.)

ALCESTE

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire, 1735
Et puis-je maintenant... ?

1. Réponse brutale, mais méritée. Arsinoë est punie de se voir à la fois pénétrée malgré sa dissimulation et repoussée malgré tout le mérite qu'elle se croit. Son dépit devient de la rage.

2. Vaugelas a noté que *croyance* et *créance* se prononçaient de même à la cour, et Thomas Corneille, « que cette délicatesse de prononciation avait passé dans l'orthographe ». — Aujourd'hui, *créance* n'a le sens de *croyance* que dans quelques locutions toutes faites — trouver *créance*, — par exemple, et dans quelques expressions particulières à la diplomatie et au commerce; dans le langage ordinaire, ce mot signifie *dette active*.

3. *Soyez moins hautain... moins fier :*

... Mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot et l'a porté trop haut.

(Corneille, *Cid*, vers 353.)

CÉLIMÈNE

Oui, vous pouvez tout dire

Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
 Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
 J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse. 1740
 J'ai des autres ici méprisé le courroux,
 Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous ¹.
 Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable :
 Je sais combien je dois vous paroître coupable,
 Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir, 1745
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
 Faites-le, j'y consens.

ALCESTE

Hé ! le puis-je, traîtresse ?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
 Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
 Trouvé-je ² un cœur en moi tout prêt à m'obéir ? 1750

(A Éliante et Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
 Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse,
 Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
 Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,

1. C'était le meilleur moyen d'obtenir le pardon d'Alceste, — d'autant plus que Célimène paraît sincère cette fois. Elle a laissé parler et partir les autres sans leur dire un mot : devant l'honnête homme qu'elle a offensé, elle s'humilie et confesse sa faute. Alceste espérera trouver dans ce repentir l'occasion depuis longtemps souhaitée de corriger Célimène :

... sans doute ma flamme,

De ces vices du temps pourra purger son âme,

(Vers 233-234.)

2. Les anciennes éditions portent *trouvai-je*, selon l'usage invariable dans ces sortes de formes.

Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme, 1755
 Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme¹.
 Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
 J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
 Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
 Où le vice du temps porte votre jeunesse, 1760
 Pourvu que votre cœur veuille donner les mains²
 Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
 Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
 Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre :
 C'est par là seulement que, dans tous les esprits, 1765
 Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
 Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
 Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir³,
 Et dans votre désert aller m'ensevelir ! 1770

ALCESTE

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,

1. Qu'Alceste ne s'en plaigne pas : c'est par là qu'il nous intéresse.

2. Voyez la note au vers 1388. — Ici l'incohérence de métaphores saute aux yeux.

3. Quel cri du cœur ! qu'Alceste a été bien inspiré de faire à Célimène une aussi absurde proposition : sans cela, il eût peut-être épousé la coquette — et il ne méritait pas un tel châtement. Il suffit, pour qu'il soit puni de ses travers, qu'il essuie mille contrariétés dans le courant de la pièce, et, à la fin, un violent chagrin. — Quant à Célimène, elle est menacée de la solitude, si effrayante pour une âme de vingt ans. Que désirent de plus ceux qui prétendent que la morale n'est pas satisfaite par le dénouement du *Misanthrope* ? Arsinoé n'est-elle pas humiliée et troupée dans ses espérances ? Les marquis et Oronte ne sont-ils pas frappés dans leur orgueil ? — Rien de plus régulier et de plus juste : il y aura même un mariage, le seul possible : l'accommodant Philinte épousera la sincère Éliante.

Que nous doit importer tout le reste du monde ?
 Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents¹ ?

CÉLIMÈNE

La solitude effraye une âme de vingt ans :
 Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte, 1775
 Pour me résoudre à prendre² un dessein de la sorte.
 Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
 Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds ;
 Et l'hymen....

ALCESTE

Non : mon cœur à présent vous déteste,
 Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste. 1780
 Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
 Pour³ trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
 Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
 De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.)

Madame, cent vertus ornent votre beauté, 1785
 Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;
 De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême ;
 Mais laissez-moi toujours vous estimer de même ;
 Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
 Ne se présente point à l'honneur de vos fers⁴ : 1790

1. Dans le sens étymologique (*contentus*, qui se contente de, *satisfait*) :

De ce juste devoir sa piété *contente*

A fait place, seigneur, au soin de son amante.

(Racine, *Bérénice*, 167.)

2. On disait, du temps de Molière, *prendre un dessein*, comme on dit *prendre une résolution*. On dit aujourd'hui *concevoir*, *former un dessein*. (Auger.)

3. Voyez le vers 260.

4. Il se rappelle l'espèce d'engagement que, dans son dépit, il avait pris avec Éliante (acte IV, scène II).

Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
 Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître;
 Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
 Que le rebut d'un cœur ¹ qui ne vous valoit pas;
 Et qu'enfin....

ÉLIANTE

Vous pouvez suivre cette pensée : 1795
 Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
 Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
 Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
 Et j'y ² sacrifierois et mon sang et ma vie. 1800

ALCESTE

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
 L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !
 Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
 Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
 Et chercher sur la terre un endroit écarté 1805
 Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

1. Arsinoé, dans une intention toute différente, employait presque les mêmes termes (voyez le vers 1727).

2. Y équivaut à *pour cela*. L'emploi fréquent de *y* et de *où* rendait la langue beaucoup plus vive sans lui rien enlever de sa clarté.

PHILINTE

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose¹.

1. « Il reste dans le dénouement du *Misanthrope* quelque chose d'inachevé, les derniers vers mêmes le déclarent; c'est donc à nous de rêver la vraie fin : ce qui n'est pas très conforme aux habitudes du théâtre, mais nous paraît ici, loin d'être un défaut, avoir un grand charme. Il y avait, ce nous semble, quelque maladresse à tenter de fixer nos incertitudes. Marmontel a écrit, non pas une comédie, mais un simple récit, pour nous faire suivre Alceste dans la retraite où il se préparait à vivre quand il a pris congé de Célimène. Ce qu'il devient dans cette retraite, tel est le sujet d'un des *Contes moraux* de l'agréable écrivain, qu'il a intitulé le *Misanthrope corrigé*. Il s'agissait de développer et d'achever la pensée de Molière, comme si l'on en avait eu le secret; et, les caractères de ses personnages étant donnés, d'en tirer tout ce qu'ils renferment, en leur laissant la vérité et la vigueur de leurs traits : tâche difficile ! L'homme d'esprit n'y a pas réussi. Sa petite histoire, d'une sagesse assurément moins profonde, peut-être même moins sensée qu'aimable, est pleine de sentiments honnêtes, mais qui ne sont pas appuyés sur une sérieuse connaissance du monde. Elle est fade et d'un goût douceâtre. Elle nous montre un Alceste bon homme, bien prompt à s'attendrir et qui ne tient pas beaucoup à sa mauvaise humeur, n'ayant jamais eu sans doute qu'une sauvagerie factice. Au lieu d'un Philinte, elle en a deux, qui certes ne sont pas de durs égoïstes comme le Philinte de Fabre, mais d'un optimisme en vérité trop innocent. De ces deux Philintes, il y en a un (celui-là porte un jupon) qui convertit notre misanthrope par l'amour. Molière aurait à peine assez compris pour en rire ces enfantillages où s'étale toute la sensibilité du dix-huitième siècle, et dans lesquels il n'aurait reconnu ni la société qu'il avait observée, ni les caractères vivants, les vrais hommes qu'il avait créés. »

(Extrait de la *Notice sur le Misanthrope*, dans la collection des *Grands écrivains de la France*. Molière, t. V, p. 422-423.) Voyez ce que nous avons dit plus haut du dénouement de cette pièce (note au vers 1765).

FIN DU MISANTHROPE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION
DE
CLASSIQUES FRANÇAIS

PUBLIÉS AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES
ET DES NOTES
PAR MM. BRUNETIÈRE, PETIT DE JULLEVILLE, GASTON PARIS, LANSON
RÉBELLIAU, JULLIAN, ETC.

Format petit in-16, cartonnage classique

La demi-reliure amateur tête dorée se paye en plus 1 fr. par volume

Bibliothèque

Bouffé : <i>Œuvres poétiques</i> (Brunetière)	1 fr. 50
— <i>Poésies, Extraits des œuvres en prose</i> (Brunetière)	2 fr. »
— <i>L'art poétique</i> , séparément	» 50
— <i>Les Épitres</i> , séparément	» 60
— <i>Le Lutrin</i> , séparément	» 50
Bossuet : <i>Connaissance de Dieu</i> (de Lens)	1 fr. 60
— <i>Sermons choisis</i> (Rébelliau)	3 fr. »
— <i>Oraisons funèbres</i> (Rébelliau)	2 fr. 50
Buffon : <i>Discours sur le style</i> (E. Dupré)	» 50
— <i>Morceaux choisis</i> (E. Dupré)	1 fr. 50
Chanson de Roland : <i>Extraits</i> (G. Paris)	1 fr. 50
Chateaubriand : <i>Extraits</i> (Brunetière)	1 fr. 50
Chefs-d'œuvre poétiques de Marot, Ronsard, Du Bellay, D'Aubigné, Régnier, etc. (Lemer cier)	2 fr. »
Choix de lettres du XVII ^e siècle (Lanson)	2 fr. 50
Choix de lettres du XVIII ^e siècle (Lanson)	2 fr. 50
Chrestomathie du moyen âge (G. Paris et Langlois)	3 fr. »
Condillac : <i>Traité des sensations</i> , liv. 1 (Charpentier)	1 fr. 50
Corneille : <i>Cinna</i> (Petit de Julleville)	1 fr. »
— <i>Horace</i> (Petit de Julleville)	1 fr. »
— <i>Le Cid</i> (Petit de Julleville)	1 fr. »
— <i>Nicomède</i> (Petit de Julleville)	1 fr. »
— <i>Le Menteur</i> (Petit de Julleville)	1 fr. »

Corneille (Suite) : <i>Polyeucte</i> (Petit de Julleville).	1 fr. »
— <i>Théâtre choisi</i> (Petit de Julleville).	1 fr. »
— <i>Scènes choisies</i> (Petit de Julleville).	1 fr. »
Descartes : <i>Discours de la méthode 1^{re} méditation</i> (Charpentier) »	1 fr. 50
— <i>Principes de la philosophie</i> , livre I (Charpentier).	1 fr. 50
Diderot : <i>Extraits</i> (Texte).	2 fr. »
Extraits des Chroniqueurs (G. Paris et Jeanroy).	2 fr. 50
Extraits des historiens du XIX^e siècle (G. Jullian).	5 fr. 50
Extraits des moralistes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles (Thamin).	2 fr. 50
Fénelon : <i>Fables</i> (Ad. Regnier).	» 75
— <i>Lettre à l'Académie</i> (Cahen).	1 fr. 50
— <i>Sermon pour la fête de l'Épiphanie</i> (G. Merlet).	» 60
— <i>Télémaque</i> (A. Chassang).	1 fr. 80
Florian : <i>Fables</i> (Geruzex).	» 75
Joinville : <i>Histoire de saint Louis</i> (Natalis de Wailly).	2 fr. »
× La Bruyère : <i>Caractères</i> (Servois et Rébelliau).	2 fr. 50
La Fontaine : <i>Fables</i> (E. Geruzex et Thirion).	1 fr. 60
— <i>Choir de fables</i> (Geruzex et Thirion).	1 fr. »
Lamartine : <i>Morceaux choisis</i> .	2 fr. »
Leibniz : <i>Extraits de la Théodicée</i> (P. Janet).	2 fr. 50
— <i>Monadologie</i> (H. Lachelier).	1 fr. »
— <i>Nouveaux essais sur l'entendement</i> (Lachelier).	1 fr. 75
Malebranche : <i>De la recherche de la vérité</i> , liv. II : <i>de l'Imagination</i> (Thamin).	1 fr. 50
Molière : <i>L'Avare — Le Tartuffe — Le Misanthrope</i> — <i>Les Femmes savantes — Les Précieuses ridicules</i> (Lanson et Lavigne), chaque comédie.	1 fr. »
— <i>Scènes choisies</i> (Thirion).	1 fr. 50
— <i>Théâtre choisi</i> (Thirion).	5 fr. »
Montaigne : <i>Principaux chapitres et extraits</i> (Jeanroy).	2 fr. 50
Montesquieu : <i>Grandeur et déc. des Romains</i> (C. Jullian).	1 fr. 80
— <i>Extraits de l'Esprit des lois et des œuvres diverses</i> (Jullian).	2 fr. »
— <i>Esprit des lois, Livre premier</i> (Jullian).	» 25
Pascal : <i>Provinciales I, IV, XIII et extraits</i> (Brunetière).	1 fr. 80
— <i>Pensées et Opuscules</i> (Brunschwig).	3 fr. 50

Portraits et récits extraits des prosateurs du XVI ^e siècle (Huguet).	2 fr. 50
Racine : <i>Andromaque</i> — <i>Athalie</i> — <i>Britannicus</i> — <i>Esther</i> — <i>Iphigénie</i> — <i>Les Plaideurs</i> — <i>Mithridate</i> (Lanson). Chaque tragédie.	1 fr. »
— <i>Théâtre choisi</i> (Lanson).	3 fr. »
Récits extraits des prosateurs et poètes du moyen âge (G. Paris).	1 fr. 50
Rousseau (J.-J.) : <i>Extraits en prose</i> (Brunel).	2 fr. »
— <i>Lettre à d'Alembert sur les spectacles</i> (Brunel).	1 fr. 50
Scènes, récits et portraits extraits des Ecrivains français des XVII ^e et XVIII ^e siècles (Brunel).	2 fr. »
Sévigné : <i>Lettres choisies</i> (Ad. Regnier).	1 fr. 80
Théâtre classique (Ad. Regnier).	5 fr. »
Voltaire : <i>Choix de lettres</i> (Brunel).	2 fr. 25
— <i>Siècle de Louis XIV</i> (Bourgeois).	2 fr. 75
— <i>Charles XII</i> (Alb. Waddington).	2 fr. »
— <i>Extraits en prose</i> (Brunel).	2 fr. »



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}. A PARIS

DICTIONNAIRE COMPLET

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

PAR E. LITTRÉ

de l'Académie française

4 VOLUMES TRÈS GRAND IN-4 A 5 COLONNES : BROCHÉS, 100 FRANCS
RELIÉS EN DEMI-CHAGRIN, 120 FRANCS

Supplément au même ouvrage, publié par l'auteur

1 volume très grand in-4 broché, 12 fr.; relié en demi-chagrin, 16 fr.

ABRÉGÉ

DU

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

CONTENANT

Tous les mots qui se trouvent dans le Dictionnaire
de l'Académie française

Plus un grand nombre de néologismes et de termes de sciences et d'art

AVEC L'INDICATION DE LA PRONONCIATION,
DE L'ÉTYMOLOGIE ET L'EXPLICATION DES LOCUTIONS PROVERBIALES
ET DES DIFFICULTÉS GRAMMATICALES

NEUVIÈME ÉDITION

*Entièrement refondue et conforme pour l'orthographe à la dernière
édition du Dictionnaire de l'Académie française.*

AVEC UN SUPPLÉMENT HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Un volume grand in-8 de 1300 pages, broché . . . 15 fr. »
Cartonnage toile . . . 14 fr. 50
Relié en demi-chagrin . . . 17 fr. »

PETIT DICTIONNAIRE UNIVERSEL

OU

ABRÉGÉ DU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

AVEC UNE PARTIE MYTHOLOGIQUE, HISTORIQUE, BIOGRAPHIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
FONDUE ALPHABÉTIQUEMENT AVEC LA PARTIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

*Conforme pour l'orthographe à la septième et dernière édition
du Dictionnaire de l'Académie française*

Un volume in-16 de 912 pages, cartonnage classique. . . 2 fr. 50
Le même ouvrage, cartonnage toile rouge. . . 3 fr. »

Imprimerie LAMURE, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 1-1904

Concilia "Tridentina" des
"Reformationen."

CLASSIQUES FRANÇAIS

(Les noms des annotateurs sont entre parenthèses.)

BOILEAU : Œuvres poétiques (Brault), 1 33	
— Poésies et Extraits des œuvres en prose, 2	
BOSSUET : Œuvres complètes de Dieu (de Lamoignon), 1 69	
— Sermons choisis (Rabellin), 3	
— Oraisons funèbres (Rabellin), 2 59	
BUFFON : Œuvres complètes (E. Dupré), 1 59	
— Discours sur le style, 20	
CHATEAUBRIAND : Œuvres complètes (Brault), 1 59	
CHEFS-D'ŒUVRE POÉT. DU XVII ^e SIÈCLE (Lamoignon), 2 59	
CHOIX DE LETTRES DU XVIII ^e SIÈCLE (Lamoignon), 2 59	
CHOIX DE LETTRES DU XVIII ^e SIÈCLE (Lamoignon), 2 59	
CHRESTOMATHIE DU MOYEN ÂGE (G. Paris et E. Langlois), 3	
CORNEILLE : Œuvres complètes (P. de Julleville), 3	
— Chaque pièce séparément, 1	
— Œuvres choisies (P. de Julleville), 1	
CIDEROT : Œuvres complètes, 2	
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy), 2 59	
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIX ^e SIÈCLE (C. Julian), 2 59	
EXTRAITS DES MORALISTES (Lamoignon), 2 59	
FENELON : Œuvres complètes (Ad. Regnier), 75	
— Télémaque (A. Chassagnon), 1 89	
FLORIAN : Œuvres complètes (Garaut), 75	
JOINVILLE : Œuvres complètes (Natalis de Wailly), 2	
LA BRUYÈRE : Œuvres complètes (Sarkis et Rabellin), 2 59	
LA FONTAINE : Œuvres complètes (Garaut et Lamoignon), 1 63	
LAMARTINE : Œuvres complètes, 2	
LOMÈRE : Œuvres complètes (E. Thirion), 3	
— Chaque pièce séparément, 1	
— Œuvres choisies (E. Thirion), 1 39	
MONTAIGNE : Œuvres complètes (Jeanroy), 2 59	
MONTESQUIEU : Œuvres complètes (Julian), 1 89	
— Extraits de l'Esprit des lois et des œuvres div. (Julian), 2	
— Esprit des lois, livre I ^{er} (Julian), 25	
PASCAL : Œuvres complètes (Brunschwig), 2 59	
— Opuscules (C. Adam), 2	
— Principales, I, IV, XIII (Brunschwig), 2	
PROSATEURS DU XVI ^e SIÈCLE (Hugnet), 2	
RACINE : Œuvres complètes (Lamoignon), 2	
— Chaque pièce séparément, 1	
RÉGNIER : Œuvres complètes (G. Paris), 1 59	
ROUSSEAU : Œuvres complètes (Brault), 2	
— Lettre à d'Alembert sur les sciences (Brault), 1 59	
SCÈNES, RÉCITS ET PORTRAITS DES XVII ^e ET XVIII ^e SIÈCLES (Prunelle), 2	
SEVIGNÉ : Œuvres complètes (Ad. Regnier), 1 89	
THÉÂTRE CLASSIQUE (Ad. Regnier), 3	
VOLTAIRE : Œuvres complètes (Brault), 2	
— Œuvres complètes (Brault), 2 25	
— Œuvres de Louis XIV (Brault), 2 75	
— Œuvres de Louis XV (Brault), 2	